CAMILLE MARTIN

TOGO ET CAMEROUN

PRIX : 2 FRANCS

PUBLICATION
DU
COMITÉ DE L'AFRIQUE FRANÇAISE

21, Rue Cassette, 21
PARIS

—
1916

DT
582.27

M37

1916

AFA

CAMILLE MARTIN

TOGO ET CAMEROUN

PRIX : 2 FRANCS

PUBLICATION

DU

COMITÉ DE L'AFRIQUE FRANÇAISE

21, Rue Cassette, 21 .

PARIS

—
1916

TOGO ET CAMEROUN

FORMATION ET COMPOSITION TERRITORIALES

Dans un précédent article (1), nous avons exposé le développement de la colonisation allemande et les progrès réalisés dans chacune des possessions allemandes d'Afrique, parmi lesquelles deux nous intéressent directement : le Togo et le Cameroun. Dès le commencement de la guerre actuelle, ces colonies ont été envahies par les troupes alliées. Le Togo, tout entier, fut rapidement conquis ; son territoire a été divisé, provisoirement, en deux moitiés, administrées, l'une par les Anglais, l'autre, par nous. Au Cameroun, nos troupes ont repris tout ce que les Allemands nous avaient arraché, en 1911. Français, venus du Congo et du Tchad, et Anglais, venus de la Nigeria, ont occupé Bouea, Douala, Edea, Lomie, Garoua, Ngaoundere, Yaounde, Ebolova, Akonolinga. Le Cameroun a, désormais, cessé de faire partie du domaine colonial allemand. Après la victoire définitive, le moment viendra où les diplomates auront à décider du sort de ces colonies, et à procéder à des partages ; ils devront, sans

(1) *Afrique française, Rens. Col.*, janvier-février 1915, p. 3.

doute, tenir compte, alors, des droits acquis, des convenances nationales, et, aussi, de la valeur des territoires à partager. Actuellement, donc, il importe, semble-t-il, de connaître, non plus seulement le bilan économique de l'une et de l'autre de ces colonies, considérée dans son ensemble, mais bien l'individualité physique et les ressources propres de chacune des grandes régions naturelles qui la composent. En faisant cette description géographique, l'occasion se présente, naturellement, de marquer les étapes de la formation territoriale. Rappeler cette histoire du Togo et du Cameroun, dont l'expansion fut combattue par nous, c'est, en même temps, remémorer les fécondes initiatives prises par le *Comité de l'Afrique française*, c'est relater certaines conquêtes de nos explorateurs, conquêtes dont le prix nous fut, plus d'une fois, refusé par la diplomatie (sans parler des biens légitimement acquis et possédés, dont elle nous dépouilla), mais dont la valeur est, aujourd'hui, contresignée par le sang de nos combattants.

I. — TOGO

Quelques semaines avant la guerre, à l'occasion du 30^e anniversaire de l'occupation, par les Allemands, de la côte du Togo, la *Kolonial Zeitung* rappelait ainsi les origines de cet événement : en 1884, il y avait à Petit-Popo, quatre maisons allemandes et trois maisons françaises qui commerçaient avec les indigènes. Petit-Popo dépendait, officiellement, du roi de Gredji, mais il y avait plusieurs cabécères, ou grands vassaux, prétendant, également, au titre de souverains. Le vieux roi avait conclu un traité avec les Allemands; mais, à l'instigation des Anglais et avec le concours de trois

cabécères, il fut destitué par un certain Lawson, ouvertement hostile aux Allemands. Ceux-ci demandèrent à leur gouvernement d'envoyer, pour les protéger, un vaisseau de guerre. Le capitaine Stubenrauch, arrivé au début de février, sur la corvette *Sophia*, arrangea l'affaire ; mais, à peine le navire avait-il disparu que Lawson menaça les Allemands, les armes à la main. Stubenrauch, rappelé, revint, et débarqua une centaine d'hommes. Quelques coups de feu furent tirés sur les matetots allemands, sans que ceux-ci répondissent. Lawson, comprenant que la résistance était impossible, demanda à traiter. On lui signifia que les négociations auraient lieu à bord du navire, où il devait se rendre avec les trois chefs, ses associés. Ces derniers se virent condamnés à être emmenés en Allemagne. Ce furent les premiers nègres qui vinrent dans ce pays sur un vaisseau de guerre, depuis le temps du grand électeur de Brandebourg ; à cette époque, le major von der Groeben avait transporté, de même, les Noirs du fort Friedrichsburg sur la côte occidentale d'Afrique. Les trois Togolais furent conduits à Berlin. On leur montra tout ce qui pouvait, pensait-on, faire impression sur eux : la grandeur de Berlin, vu du haut de la tour de l'hôtel de ville, les exercices militaires de la garde prussienne, au camp de Tempelhof, et aussi, la galerie de tableaux, dont ils étaient, certes, bien incapables d'apprécier les richesses. Quand on apprit que Lawson s'était soumis aux conditions imposées, on les renvoya au Togo sur la canonnière *Möwe*. Entre temps, le commissaire anglais du district de Kitta avait cherché à acquérir le Togo, pour le compte de l'Angleterre ; cependant, plusieurs chefs réclamaient le Protectorat de l'Empire allemand. Le 2 juillet 1884, le *Möwe* jeta l'ancre devant Petit-Popo. A bord se trouvait l'explorateur Nachtigal, nommé commissaire impérial

pour la côte occidentale d'Afrique. Par son ordre, le drapeau allemand fut hissé, le 5 juillet, à Bagida, le lendemain, à Lome et deux mois après, à Porto-Seguro. Petit-Popo avait été occupé par les Français; il ne devint possession allemande que l'année suivante, par le protocole du 24 décembre 1885. La France avait cédé Petit-Popo contre une enclave à l'embouchure de la Doubreka.

La configuration de la colonie a été déterminée par les traités de 1885, 1890, 1897 et 1899, dont nous parlerons plus loin.

La structure géologique du Togo offre beaucoup de ressemblance avec celle du Dahomey, si bien étudiée par M. Henry Hubert (1). A l'exception de la région côtière, cette structure est constituée par des roches anciennes, particulièrement des granits et des gneiss, dont la décomposition produit la latérite. Le principal relief consiste en un soulèvement qui traverse, en écharpe, la colonie, du Sud-Ouest au Nord-Est, la divisant en deux triangles rectangles, ayant même hypothénuse : la plaine Oti-Volta d'un côté, la plaine du Mono, de l'autre. Comme au Dahomey, le climat est caractérisé par deux saisons humides, séparées par des saisons sèches. La grande saison pluvieuse commence, dans le Sud, en mars-avril, et atteint son maximum en juin; la petite se produit en septembre-octobre; mais il arrive, fréquemment, qu'elle fait, à peu près, tout à fait défaut. Plus on avance vers le Nord, plus tardive est la grande saison des pluies. La région septentrionale ne connaît qu'une seule saison pluvieuse. La fréquence et la quantité des pluies varient, notablement, d'une année à l'autre, ou, plutôt, les années pluvieuses et les années sèches se succèdent, semble-t-il, par périodes. En raison de

(1) *Mission scientifique au Dahomey* (1908).

l'imperméabilité du sol, et de l'extrême rareté des sources, le régime des cours d'eau est, naturellement, très irrégulier. Quand arrive la saison des pluies, de simples ruisseaux se transforment en torrents. L'action des eaux superficielles et l'action de la chaleur produisent la désagrégation du sol, d'autant plus rapide que la surface est moins protégée par la végétation. A considérer la majeure partie du territoire, le Togo est un vrai pays de steppes. La valeur agricole du sol est généralement médiocre. Il renferme, partout, des concrétions de latérite, de toute dimension, depuis des cailloux, gros comme des pois, jusqu'à des bancs entiers. Ordinairement, la latérite est recouverte de terre végétale; mais l'épaisseur de celle-ci est seulement d'un demi à quelques pieds. Le laboureur doit faire grande attention à ce que les concrétions ne soient pas ramenées à la surface. Sauf au Nord, l'indigène ignore l'emploi de l'engrais animal. D'ailleurs, à cause de la tsétsé, l'élevage du gros bétail et du cheval est impossible, au Sud du 9° parallèle. Quant aux engrais artificiels ils sont coûteux, et le Noir n'est pas assez entendu pour en faire usage.

Les Allemands n'ont pas trouvé, au Togo, d'Etats indigènes organisés comme le royaume des Achantis, ou le royaume du Dahomey. Aussi la conquête a-t-elle été facile. Les Noirs du Togo sont essentiellement des cultivateurs sédentaires. L'appât du gain décide hommes et femmes à s'adonner, en outre, au petit commerce, ou au colportage, et pousse des milliers de jeunes gens à s'en aller, de leur gré, fort loin de leur pays, pour s'engager comme salariés. Ces indigènes sont estimés dans toute l'Afrique occidentale, pour leurs capacités physiques et intellectuelles, relativement élevées.

La côte.

La côte du Togo reproduit l'aspect du littoral dahoméen; elle est plate, sablonneuse, dépourvue de ports naturels, et inabordable pour les navires, à cause de la barre. Longue de 60 kilomètres approximativement, elle commence à 35 kilomètres, environ, à l'Est du port anglais de Kitta. La lagune de Kitta est un bassin d'au moins 400 kilomètres carrés, renfermant des îles nombreuses, et complètement asséché, sauf pendant la période des pluies. Elle se prolonge jusqu'au Nord-Est de Lome, sous forme d'une coulée large de 100 mètres, et généralement sèche. Le lac de Togo, alimenté par les eaux des deux rivières, le Schio et le Haho, mesure 12 kilomètres de longueur, sur 5 de large; ses rives sont marécageuses, au Nord et à l'Est. Ici commence la voie fluviale, parallèle à la côte, qui recueille les eaux de la lagune ramifiée de Wo, et qui se divise, en deux bras, l'un aboutissant à la mer, à Petit-Popo, l'autre allant rejoindre l'embouchure du Mono. La première localité de la côte, Lome, n'était qu'un petit village, de fondation relativement récente, lorsqu'en 1896 le gouvernement s'y transporta. Elle a maintenant 8.000 habitants environ et, en moyenne, 170 Européens. La construction d'un wharf et des trois lignes de chemin de fer, partant d'ici, ont fait de la capitale du Togo une ville de commerce. Au delà de Bagida, Porto Seguro eut une certaine importance, au temps de la traite des esclaves. Kpeme est le siège d'une Compagnie de plantations, fondée en 1904, qui possédait, en 1911, 600 hectares en culture : cocotiers, chanvre sisal, et un atelier d'égrenage mécanique. Petit-Popo, ou comme disent les Illemands, Anecho, relié à Lome par le chemin

de fer côtier, est bâti sur la dune, entre la mer et le bras méridional de la lagune, près d'un grau, qui ne s'ouvre qu'une fois tous les quatre ou cinq ans. Une digue relie à Anecho le village de Adjido, situé en face, de l'autre côté de la lagune. D'ici part une route qui franchit, à Sebbe, par un pont de bois, la branche principale de la lagune; située sur la rive nord, formée de cinq villages, perdus dans une forêt de cocotiers, Sebbe fut jusqu'en 1896, la capitale de la colonie. La côte devient ensuite française; Agoué nous appartient depuis 1868, époque à laquelle elle nous fut vendue par les Minas, quelques années après l'acquisition par nous de Grand-Popo.

La plaine méridionale.

Au Sud-Ouest, la colonie est bornée par le Dsawoe, affluent de la Volta; la frontière se dirige, ensuite de l'Ouest à l'Est, à une soixantaine de kilomètres de distance des embouchures de la Volta; aux environs de Noepe, elle s'infléchit, de manière à atteindre la mer, entre Denou et Lome. Du côté du Dahomey, en vertu des protocoles de 1885 et de 1887, ce fut le méridien de l'île Bayol qui devait former la frontière. La commission de délimitation, qui termina ses travaux en avril 1893, reconnut que tous les points importants se trouvent à l'Est de ce méridien, donc appartenaient à la France. Le Mono ne pénétrait en territoire allemand que dans une faible partie de son cours, entre Tokpli et Sagonge, et en avant de Touné. Le traité du 23 juillet 1897 modifia le tracé de la frontière, de manière à suivre le cours du Mono. Il céda ainsi à l'Allemagne les pays de la rive droite de ce fleuve, au-dessous de Tokpli, vaste et paisible région, où notre commerce était privilégié, et sans rival possible. Le sel de nos lagunes

Reproduction interdite.

Afrique Française

se vendait à Sagada. Grand-Popo drainait, commercialement, toute la vallée du Mono. Ce port de même que Agoué furent alors conservés à la France; la frontière du Togo, à l'Est de Sebbe, fut constituée par le bras de la lagune, qui, parallèlement à la mer, rejoint l'embouchure du Mono. La délimitation sur place fut faite en 1898, par la commission Plé-Preil. Les résultats ayant donné lieu à de vives attaques, une nouvelle délimitation fut faite, en 1908-1909, sous la direction du capitaine Fourn et du capitaine von Seefried. A la suite de ces opérations, la France reconnut à l'Allemagne la libre navigation sur le Mono, et sur la lagune, en échange de l'engagement, pris par l'Allemagne d'accorder des facilités pour le ravitaillement de notre ville de Agoué.

Le Togo méridional, à l'Est des hautes terres, est une plaine ondulée. Le voyageur qui, ayant débarqué à Lome, pénètre dans l'intérieur, ressent, d'abord, une impression de pauvreté. Aux environs de la ville, c'est la steppe désertique. Au delà, la brousse rappelle les maquis des régions arides de la Méditerranée. Le long des cours d'eau, et dans les cuvettes humides s'élèvent des files, ou des bouquets de grands arbres, tels que le capok. Ce sont les vestiges de l'ancienne forêt dense, qui couvrit, pense-t-on, tout le Togo méridional. La clairière que forment aujourd'hui le Togo et le Dahomey, dans la zone forestière, étendue de Sierra Leone à l'équateur, a été, vraisemblablement l'œuvre de l'homme. M. Walter Busse suppose que le dépeuplement, causé par la traite, sur cette côte dite des esclaves, provoqua d'incessantes migrations de peuples venus du Nord, lesquels s'établirent dans le Togo, et que, plus tard, à la faveur de conditions de paix et de prospérité, la population s'accrut dans des proportions relativement élevées. Les habitants, ayant besoin de terres de culture, abattirent la

forêt, n'épargnant que les grands arbres, qu'ils n'avaient pas les moyens de détruire. Ces arbres ont subsisté, ou ont été remplacés, parce que la nature du sol favorisait leur renouvellement. La forêt de la région montagneuse ayant été aussi éclaircie, le débit des sources diminua, les cours d'eau s'appauvrirent. Ces causes, jointes à d'autres, amenèrent un desséchement progressif du climat. C'est ainsi que, à la place de l'ancienne forêt, se forma la steppe. Comme dans toute l'Afrique tropicale, les indigènes du Togo incendient périodiquement la brousse. Les hommes ont dû reconnaître, de bonne heure, que les cendres peuvent servir d'engrais. On cultive pendant quelque temps; après quoi, on laisse la terre se reposer plusieurs années; on brûle alors la végétation qui s'est développée, afin de rendre le sol de nouveau productif. Combien cette méthode entraîne de peines, dans les régions fort peuplées, on peut le voir par l'exemple de Atakpame, où les champs sont souvent à 7 ou 8 lieues de la ville. L'incendie a aussi pour cause l'amour de la chasse, à laquelle se livrent même des populations agricoles, remarquablement laborieuses, comme les Ewhe. L'administration allemande a vainement tenté de réglementer, et même d'interdire ces pratiques; elle a dû y renoncer par crainte de provoquer des révoltes.

Le Togo méridional est, par excellence, le domaine du palmier à huile. Cette zone commence à 15 kilomètres environ de la côte, et s'étend jusqu'à Atakpame et jusqu'à Sagada. En venant de Lome, par la ligne de Palime, c'est à Kewe que l'on aperçoit la première haute forêt de palmiers. Les contrées les plus riches, à cet égard, sont celles de Agouewie, Dawie et Tsewie, mais nulle part ne se rencontre une palmeraie aussi belle que celle de Porto-Novo.

La steppe est interrompue de distance en dis-

tance par les cultures des indigènes. Les plus intéressantes sont celles du maïs et du coton. Les districts côtiers de Lome et de Houacho sont les grands producteurs du maïs. Les centres cotonniers sont Noepe, Kewe, Towe, le long du chemin de fer de Palime, Ho, dans le Sud-Ouest ; Tsewie, Game, Woga, Nouatcha et Atakpame, au centre ; Tetetou et Sagada, à l'Est.

Les premiers essais de culture européenne du coton furent faits en 1901 à Towe, où les Allemands firent venir des fermiers nègres de l'Alabama, puis à Nouatcha, où l'on créa une école destinée à former des instructeurs noirs. Ce dernier établissement est devenu, en 1907, un institut agricole, auquel fut adjointe l'école cotonnière réorganisée. Cette école, ainsi que l'ancienne station d'essais de Towe, ont été placées sous le contrôle de l'inspection cotonnière établie en 1904. La région voisine du Mono convient à une grande exploitation cotonnière. Le gouverneur du Togo songeait aussi à y développer la culture du palmier à huile. La compagnie de commerce de l'Afrique occidentale possède à Awewe des plantations de palmiers et de chanvre sisal.

Comme richesses minérales, on a découvert près de Noepe dans la vallée de l'Aka, l'existence de latérites qui sont de véritables bauxites. Le géologue Koert a conseillé leur exploitation sur place comme minerai d'aluminium. L'énergie électrique à produire serait fournie par les chutes Credner, qui ne sont qu'à 18 kilomètres. M. Koert pensait que, si l'on abaissait de moitié le prix du fret du Togo à Hambourg, lequel est de 30 marks par tonne, ces bauxites pourraient concurrencer celles de France.

Le Mono est navigable, pour de petites embarcations, aux basses eaux, jusqu'à Tokpli, et, pendant la saison fluvieuse, jusqu'à Togodo. Des chemins conduisent de Anecho à Awewe, de Anecho

à Tokpli, et de Nouatcha à Tetetou et à Sagada. Le gouvernement allemand avait commencé, au départ de Anecho, la construction d'une route qui s'arrête à Anfoi. La plaine méridionale est traversée par les deux chemins de fer de pénétration. Faute d'eau permanente, il a fallu creuser des puits et établir des réservoirs le long de ces lignes. Le gouvernement avait prévu la création d'un chemin de fer, dit de l'huile, afin d'exploiter la forêt de palmiers de la vallée du Mono. On sait qu'en 1911 le gouverneur général, M. Ponty, craignant de voir cette richesse tomber entièrement sous la dépendance du chemin de fer allemand projeté, proposa de construire, au Dahomey, un embranchement de 50 kilomètres, destiné à desservir cette région.

La région montagneuse du Centre.

La zone des hautes terres du Togo continue le soulèvement des monts Akouapim, que perce la Volta en amont de Kpong. Ce soulèvement est composé principalement de micaschistes et de quartzites. Large d'une quinzaine de kilomètres seulement, dans l'Agome, où un sommet culmine à près de 1.000 mètres, ce socle de hautes terres s'élargit jusqu'à occuper 60 kilomètres à la latitude d'Atakpame. Au delà, fortement échancré, à l'Est, par l'érosion, tandis qu'il est bordé, à l'Ouest, par une falaise rectiligne, le plateau, dont l'altitude maxima, à l'Ouest d'Atakpame, est de 875 mètres, se rétrécit, s'abaisse et se fragmente. Le soulèvement principal est accompagné d'avant-chânes, dans le pays de Bouem (massif de Kounja, à l'Ouest de la vallée du Daji (845) et à l'Ouest de Bismarckbourg. Au Sud-Est s'élève le massif isolé de l'Agou, formé de gneiss. Le sommet est le point le plus élevé du Togo (1.025 mètres). Des gise-

ments de fer, près de Akpafou et de Santrokofi, dans la haute vallée du Daji, sont exploités par les indigènes, au moyen de puits, ayant jusqu'à 40 mètres de profondeur ; mais l'extraction en est trop coûteuse pour devenir rémunératrice. Le graphite se trouve dans les monts Agome.

La région montagneuse est plus arrosée que la plaine. A Misahöhe (altitude 478 mètres), on a constaté une hauteur moyenne des pluies de 1.530 millimètres (Lome : 624). Cette hauteur a atteint 2.554 millimètres en 1893, et 2.579 millimètres en 1910, ces deux années ayant été exceptionnellement pluvieuses. Les vallées de l'Agome et de l'Agou sont beaucoup plus riches en eau que les régions basses ; la forêt a été ici, en grande partie conservée ; elle défiait la destruction, dans les gorges inaccessibles et sur les versants abrupts. Les terres alluviales, déposées à la base des montagnes, constituent le sol le plus fertile du Togo. Les palmiers à huile couvrent les bords des rivières, jusque dans le pays de Bouem. Le caoutchouc provient de la région comprise entre 6°50 et 9°. Les districts à caoutchouc sont le pays Adele, Atyouti et Akposso, joints au pays de Bouem. Pendant longtemps, on se borna à exploiter les lianes *landolphia* ; mais, depuis plusieurs années, les indigènes ont saigné toutes sortes d'arbres et de lianes, et de qualité inférieure. Seuls, les habitants du pays de Bouem savent pratiquer habilement cette opération. La plus grande partie du caoutchouc récolté est dirigée sur la Côte d'Or anglaise ; le reste est transporté à Lome. La râfle a tellement dévasté ces contrées que le gouvernement a chargé un planteur, expérimenté en cette matière, de planter des arbres à caoutchouc dans les circonscriptions de Bo, Atyouti, Adele, Tribou, Kebou et Akposso. Le pays Adele est aussi une région d'élevage. Le coton, qui croît à l'état sauvage, dans la brousse, réussit particulièrement

sur les pentes de l'Agome et de l'Agou. Dans le district de Misahöhe, la surface cultivée en coton a diminué au bénéfice du palmier et, surtout, du cacao. Les parties montagneuses du district sont celles qui conviennent le mieux au cacaoyer. Les indigènes ont imité ce qu'ils avaient vu faire dans la Côte d'Or anglaise, où des milliers de nègres du Togo travaillent sur les plantations. Le gouvernement qui, d'abord, avait vu avec déplaisir la forêt reculer pour céder la place aux cacaoyers, a fini par s'intéresser à cette culture et à la diriger de façon rationnelle. Seulement, le sol s'épuisera vite, si on ne le fertilise pas au moyen d'engrais.

La première prise de possession militaire de la région montagneuse par les Allemands fut la création, en 1888, par le médecin militaire docteur Wolf, de la station de Bismarckbourg, dans l'Adele, à 250 kilomètres de la côte, à l'altitude de 715 mètres, et sur la vieille route des caravanes qui menait de Tokpli, sur le Mono, dans la vallée de la Volta. En 1890, le lieutenant Herold s'installa à Misahöhe, dans les monts Agome. Le district fut organisé en 1900. Deux ans plus tard était fondée la *Compagnie du Togo*. Cette compagnie commerciale, désireuse d'acquérir des terres pour y créer des plantations, fit choix de la contrée qui offrait les meilleures chances de succès : le massif de l'Agou. Elle se rendit propriétaire de 14.000 hectares, près des villages de Gadja et de Nyambo, auxquels s'ajoutèrent 4.000 hectares le long du chemin de fer de Atakpame. En 1907, elle fonda la *Compagnie des plantations de l'Agou*, qui a son siège principal à Tafie, et cultive le palmier, le caoutchouc, le cacaoyer. En 1910, la Compagnie mère céda l'exploitation de la moitié de son domaine à une seconde filiale, la *Compagnie de plantations du Togo*.

La station de Misahöhe commande le col im-

portant auquel les Allemands ont donné le nom du major von François. Le gouverneur von Puttkamer, voulant détourner au profit de la colonie le commerce qui prenait la voie de l'Ouest et de la Volta, fit construire la route carrossable de Lome à Misahöhe, et au delà. De Jo au col François, elle s'élève de 257 mètres, pour une distance de 5 kilomètres, seulement. Du col, la route descend et se divise en deux branches, l'une vers Kpandou et l'autre vers Kete. Tout le district de Misahöhe est sillonné de bonnes routes plantées de cocotiers. En 1906 fut achevé le chemin de fer qui s'arrête à Palime (122 kilomètres de Lome) à l'altitude de 230 mètres, soit 248 mètres au-dessous de Misahöhe. Le projet primitif comportait le prolongement de cette ligne, vers le Nord-Est, jusqu'à Atakpame, parallèlement à la route qui longe le pied des montagnes, et traverse des contrées fertiles. Le gouvernement préféra le tracé direct de Lome à Atakpame, afin de desservir Nouatcha, qui forme comme une oasis, dans la plaine déserte séparant les deux villes. Ce chemin de fer, long de 175 kilomètres, a été inauguré en 1911.

Atakpame est la plus importante agglomération humaine du Togo, après Lome. La ville était, autrefois, située à l'Est du Monò. Les habitants, chassés par les Dahoméens et refoulés à l'Ouest, vinrent s'établir sur les dernières terrasses du pays Akposso (altitude 380 mètres), et bâtirent une ville fortifiée quatre fois aussi grande que la ville actuelle. Les Dahoméens réussirent à s'en emparer et emmenèrent tout le bétail ; mais ils furent vaincus à leur tour. Depuis qu'ils ont conquis leur sécurité, les habitants d'Atakpame ont essaimé sur les pentes de la montagne et dans la plaine, et ont créé une trentaine de villages, dont plus de moitié sont aussi peuplés que la localité principale. C'étaient, autrefois, de grands chasseurs d'éléphants. Atakpame fournissait aussi

beaucoup de caoutchouc. Le pays a perdu de son importance à cet égard ; mais, par contre, il occupe le premier rang au Togo pour la production du coton. Atakpame communique, par une route, avec Tetetou. La distance jusqu'à Togodo, c'est-à-dire jusqu'au Mono navigable, est de 100 kilomètres environ. L'année dernière, quand la colonie fut occupée par les troupes alliées, les Allemands firent de Atakpame le réduit de la défense. Les combats heureux, livrés par nos soldats sur les deux branches de la rivière Amu, au Nord de Gleï (août 1914), décidèrent la prise de la ville.

Les parties montagneuses du district de Misahöhe et les riches plaines de Kpandou sont privées de communications, par rail, avec la côte. Le programme des voies ferrées à construire comportait, en même temps que la « ligne de l'huile », une *Westbahn*, destinée à desservir toute cette région sud-occidentale. Le projet le plus simple consistait à doubler d'un chemin de fer la route passant par le col François.

La plaine Oti-Volta.

La zone des hautes terres limite, du côté de l'Est, le vaste domaine hydrographique de la Volta. Les pays de la rive gauche de ce fleuve sont le débouché naturel du Togo central et occidental. La plupart des anciennes routes de caravanes s'acheminaient vers la Volta, et vers la ville de Salaga. La capitale du Gondja, située au carrefour des voies venant du Mossi, du Dagomba, de l'Adèle, avait, il y a un demi-siècle, une grande importance, comme rendez-vous des marchands haoussas. Cette importance avait été révélée, pour la première fois, en 1876, par un Français, Bonnat, qui avait été auparavant retenu prisonnier, pen-

dant cinq ans, par les Achantis. « Le marché de Salaga, écrivait-il, offre le tableau le plus vivant et le plus extraordinaire que j'aie jamais vu en Afrique. » Le capitaine Binger eut une impression moins favorable, quand il arriva à Salaga, le 8 octobre 1888. Il croyait trouver un centre commercial comparable à Médine. Salaga lui parut inférieure à Bobo-Djoulassou, à Djenné ou à Kong, pour le chiffre d'affaires qui s'y traitaient. Cependant, depuis le voyage de Bonnat, Salaga attirait l'attention des commerçants européens. Placiers, missionnaires, et explorateurs s'y succédaient. Au premier rang des articles de provenance européenne, apportés sur le marché, figurait l'*éléphanten gin*. On y voyait aussi de la vaisselle et faïence peinte, des fusils et des pièces de calicot écru, marquées *Deutsche Faktorei J. K. Vietor* ou *Basel Mission Factory*. Le voyageur allemand, Krause, avait passé à deux reprises en 1885-1887 à Salaga, préparant le terrain pour une action politique. Le capitaine Binger y trouva les traces de l'expédition du major von François, lequel avait conclu avec le sultan de Salaga un contrat d'amitié. Cependant, l'explorateur français avait vainement cherché à savoir par qui l'autorité était exercée à Salaga. Chaque quartier obéissait au plus ancien musulman, et avait son propre imam. « Je crois cependant, écrivait Binger, que Salaga dépend du chef de Pambi, ou Kwambi, gros village situé à 4 kilomètres dans le Sud-Est, qui exerce, en outre, son autorité sur quelques autres petits villages des environs. Ce monarque a près de lui trois ou quatre soldats indigènes anglais, dont la compagnie est à Kpandou. Le rôle de ces militaires ne m'a pas paru bien défini. » Quoi qu'il en soit, le gouvernement allemand ne songea nullement à se prévaloir du traité en question, puisqu'il souscrivit, la même année, en 1888, à la convention qui neutralisait les terri-

toires de la haute Volta. Aux termes de cet accord « une ligne conventionnelle devait être tirée le long du parallèle passant par l'embouchure de la rivière Daka (ou Laka ou Kulukpene). Les deux gouvernements anglais et allemand s'engagent mutuellement à considérer les territoires situés au Nord de cette ligne, dans les limites marquées sur la carte annexée mais non publiée, comme un terrain neutre et à s'abstenir de chercher à acquérir, dans ce territoire, soit un protectorat, soit une influence exclusive. » Tandis que les Anglais empêchaient ainsi les Allemands d'annexer une partie du pays de la Volta supérieure, le gouverneur de la Côte d'Or passait des traités de protectorat avec le pays de Bouem, et le pays Agotime, à l'Ouest de Towe. A la suite du D^r Wolf, le major von François fit un second voyage à Salaga, en 1889, puis le capitaine Kling y vint chercher à organiser une expédition au Mossi ; il eut toutes les peines du monde à recruter des porteurs, car les Anglais contrecarrèrent ses efforts ; il retourna à Bismarckbourg, par Bimbila, après avoir recueilli des renseignements intéressants sur la valeur commerciale des contrées traversées. L'Angleterre se prêta, en 1890, à un accord, pour la délimitation des territoires situés au Sud de confluent du Daka ; les pays de Bouem et de Agotime furent attribués à l'Allemagne. La limite entre le Togoland et la Côte d'Or fut formée par une ligne coupant le territoire de Krepi, de telle façon que la partie Nord avec Kpandou revînt à l'Allemagne, et la partie Sud avec Peki, à l'Angleterre. Celle-ci avait ainsi le littoral. Les Allemands, ayant résolu de prendre pied militairement dans la vallée de la Volta, le lieutenant Doering fonda, en 1894, la station de Kete, appelée à remplacer Bismarckbourg. Kete, située près de la Volta, et non loin de l'Oti, à une demi-lieue au Nord de la ville fétichiste de Kratji, était une

colonie haoussa. Les marchands musulmans, qui s'y étaient établis, avaient le dessein de supplanter Salaga. C'est de là que partit, en septembre 1894, l'expédition du Dr Gruner. Cet explorateur conclut avec le sultan du Salaga un traité de commerce. Une grande partie du trafic soudanais se dirigeait alors vers le Togo, évitant le territoire des Achantis, qui fermaient les routes descendant du Nord. Quand les Anglais eurent fait la conquête de ce pays (1895-1896), ils se montrèrent disposés à procéder au partage de la zone neutre. L'arrangement de novembre 1899 céda aux Allemands le Yendi, mais que devait-on entendre par : Etat de Yendi? Pour les Anglais, c'était la ville seule et sa banlieue ; pour les Allemands, c'était tout le Dagomba. Ce pays était divisé en un grand nombre de petites confédérations, ayant chacune un naba, plus ou moins indépendant du Yendi. Les travaux de la commission mixte aboutirent à l'arrangement de juin 1904; le Dagomba fut coupé en deux par la ligne de démarcation; ce fut une grande déception pour les Allemands qui, depuis 1888, avaient toujours espéré que la Volta formerait, dans tout son cours, leur frontière occidentale. Des deux grandes voies commerciales conduisant de la boucle du Niger à Salaga, les Allemands obtenaient celle de Yendi à Bimbila, tandis que les Anglais possédaient entièrement celle de Gambakha.

Dans cette région de transit qu'est la plaine Oti-Volta, la suppression du commerce des esclaves a détruit le principal élément de l'ancienne activité économique. Pour cette cause, le mouvement des échanges diminua considérablement à Yendi comme à Salaga. Avant 1899, au temps de la zone neutre, de grands dépôts de sel avaient été établis à Kete, par des marchands noirs, sujets britanniques. Salaga hérita de ce commerce. Kete expédie le caoutchouc provenant du pays

Adele. Le coton était cultivé, avant l'arrivée des Européens, notamment dans le Dagomba. L'administration allemande a fait établir des plantations à Kete, qui possédait un jardin d'essais. Les riverains de la Volta se sont mis de plus en plus à pratiquer cette culture. Le principal produit de Dagomba est le beurre de karité. Cet arbre y est très répandu, tandis que le palmier y fait absolument défaut. Dans le Dagomba et le Konkomba, le sol, presque plat ou faiblement ondulé, est formé d'alluvions sablo-argileuses recouvrant des gisements de micaschiste. Un quart du territoire devient, au temps des pluies, un marais incultivable, un autre quart est rebelle à la culture, à cause de sa nature caillouteuse.

L'Oti, au cours extrêmement sinueux, est navigable, pendant la moitié de l'année à peu près, pour les bateaux à fond plat. Le Daka ne peut porter que des canots, dans son cours inférieur, et tout au plus jusqu'au 9°. La Volta est, à la hauteur de Salaga, un beau fleuve large de 350 mètres, qui coule entre des rives boisées. A Akouamou, à 100 kilomètres de la mer, il traverse la chaîne côtière, par une gorge, où sa largeur est réduite à 25 mètres. Extraordinairement variable, dans son débit, embarrassée par une succession de rapides, rendue difficilement accessible, en venant de la mer, à cause de la barre, la Volta se prête mal au rôle d'une voie commerciale. Les bateaux calant près de 2 mètres peuvent remonter, pendant cinq mois, à 90 kilomètres de l'embouchure, c'est-à-dire vers Kpong, qui est à 70 kilomètres environ en aval du point où la Volta cesse de former la frontière du Togo. Dans la section où elle borne la colonie, il existait entre les deux rives une convention douanière anglo-allemande; les produits anglais étaient exempts de taxe, à l'entrée dans le Togo, et, réciproquement, les produits allemands ne payaient aucun droit en

pénétrant en terre britannique. Le drainage du trafic, au bénéfice de la Côte d'Or anglaise, sera grandement facilité le jour où sera achevé le chemin de fer, dit du cacao, qui mettra Kpong en relation directe par rail avec le port d'Akkra.

Le Togo septentrional.

La plaine du Mono, au Nord du 8° degré est, partout, à un niveau dépassant 250 mètres, plus élevé que le niveau de la plaine Oti-Volta. C'est, proprement, une pénéplaine. Les roches qui la constituent sont d'âge plus ancien que les formations géologiques de la partie occidentale. En beaucoup d'endroits, le sol est parsemé de blocs de quartz, gros comme la tête. La présence de l'or a été constatée, en 1907, par le géologue Koert, dans des filons de quartz, à l'Est de Agbandi, et aussi dans les sables du Mono, au Nord de cette localité. Sur de grandes surfaces, la plaine est couverte d'eau, pendant la saison pluvieuse, mais, sauf quelques mares, toute cette eau disparaît quand arrive la sécheresse. A cette époque, le Mono lui-même se réduit à des ruisseaux, au milieu des sables, et des masses de limon; en certains endroits, où le lit tout entier est rempli par les alluvions, il coule souterrainement; ailleurs, il n'est plus qu'un chapelet de mares presque stagnantes; mais, même au plus fort de la sécheresse, il peut toujours fournir de l'eau, pour peu qu'on creuse le lit en des endroits convenablement choisis. La plaine du haut Mono renferme de véritables déserts que traversent seuls les chasseurs indigènes. La steppe ne fait place aux cultures que dans le voisinage des villages.

La zone des plateaux se morcèle, au Nord, en massifs distincts. Ces soulèvements présentent, dans la région de Bassari, la forme de ballons.

Au Nord-Est de Sokode (altitude 410 mètres), s'élève le massif de Koronga (825 mètres); entre la plaine de Tim et la plaine du Kara se dresse un haut plateau de quartz, profondément entaillé, au pied ou sur les étages duquel sont les villes de Aledjo-Kadara, au Sud, Dako, Bafilo (altitude 515 mètres), et Soudou au Nord. L'altitude maxima dépasse 800 mètres. Le Transkara est presque entièrement un pays montagneux, avec les bombements du Losso, du pays Kaboure (775 mètres) et du Tamberma, lesquels se continuent dans la chaîne de l'Atacora. A une trentaine de kilomètres au Nord-Ouest de Bassari, à Banyeli, sont les gisements de fer les plus importants du Togo. On évalue à 20 millions de tonnes la quantité de minerai. Des traces de plomb, de cuivre pyriteux et d'or ont été relevées, soit auprès de Sokode, soit, surtout, dans le massif Soudou-Dako. La région montagneuse est assez bien arrosée (en moyenne 1.300 millimètres de pluie), mais le Togo septentrional n'a, comme on l'a dit, qu'une seule saison pluvieuse.

Le Kara, qui draine les eaux du pays Kaboure et le Koumaga, venu du Tamberma, sont l'un et l'autre des affluents de l'Oti. Le haut bassin de cette rivière est une vaste plaine, sans aucun relief, entièrement submergée durant la période humide. Au Nord-Ouest de Sansanne-Mangou, la capitale du Tchokossi (altitude 140 mètres), s'élèvent les monts de Moba (de 250 à 500 mètres), qui appartiennent au domaine hydrographique de la Volta-Blanche.

Dans le temps où ils cherchaient à étendre leurs possessions dans le bassin de la Volta, à l'encontre des Anglais, les Allemands du Togo tentèrent de pousser leur hinterland jusqu'au moyen Niger, dont ils nous auraient interdit l'accès. Le traité de 1885 avait, en effet, laissé leur frontière ouverte, au Nord du 9° degré. En cette

année, le Dr Krause s'était rendu de Salaga dans le Mossi. En 1888, le capitaine von François voulut suivre le même itinéraire. Le capitaine Binger, arrivé à Ouagadougou, se proposait de gagner Say sur le Niger ou, au besoin, de raccorder ses travaux à ceux de Barth, quand il se vit refuser par le naba Sanom la permission de continuer sa route vers l'Est. Il attribua cette décision inattendue à l'annonce de l'arrivée prochaine d'une autre mission européenne, d'une forte expédition militaire, croyait-on, dont il eût formé l'avant-garde. Cette mission était celle du major von François. Elle arriva à Gambakha, mais ne put dépasser le Gourma. En même temps, le Dr Wolf pénétrait par le Tchaudjo, dans le Borgou occidental; mais il mourut de la fièvre à Ndali. Son projet fut repris par le capitaine Kling. Ce dernier conçut le dessein de s'avancer dans le Mossi, déjà visité par Binger et par le Dr Crozat, et de se rabattre ensuite sur les derrières du Dahomey, de façon à nous encercler. Il atteignit les limites du Mossi; mais les troubles, survenus dans ce pays, et, aussi, les attaques des indigènes l'obligèrent à renoncer à son entreprise. A cette date, la conquête par nos armes du Dahomey allait nous permettre d'agir, à notre tour, vigoureusement, dans le Borgou. Il était temps, car ce pays était l'objectif de l'expédition anglaise du capitaine Lugard et de l'expédition allemande du Dr Gruner et du lieutenant de Carnap. Le gouvernement allemand avait contribué pour 20.000 marks aux frais de cette expédition; le reste des fonds nécessaires avait été fourni par les cercles coloniaux. L'occupation militaire de Bassari par le lieutenant Doering devait servir d'appui à l'entreprise. Le gouverneur du Dahomey, M. Ballot, ayant fondé Carnotville, envoya à Nikki le commandant Decœur. Le roi des Baribas, libre de tout engagement envers les Anglais, contrairement aux affirma-

tions de la Compagnie du Niger, se plaça sous le protectorat de la France, et nous autorisa à entretenir, dans sa capitale, un résident avec une escorte (26 novembre 1894). De Nikki, le commandant Decœur gagna Sansanne-Mangou (6 janvier 1895). Il y trouva une convention de commerce et d'amitié, obtenue par le mulâtre anglais Ferguson, envoyé jadis par les autorités de la Côte d'Or. Respectant ce vague traité, le commandant poursuivit jusqu'à Fada N'Gourma, et, là, conclut avec le roi du Gourma, un traité en bonne forme, alors que le lieutenant de Carnap, qui le suivait, faisait signer au chef Pama, vassal du roi de Gourma, un traité écrit en arabe. A la suite du commandant Decœur, les lieutenants Baud et Vermeersch s'étaient mis en route pour couper l'arrière-pays du Togo et déboucher à la Côte d'Ivoire. En présence d'une garnison française, ils firent un arrangement politique avec le roi de Bafilo (avril 1895), puis se dirigèrent sur Fada-N'Gourma, en passant par Sansanne. Nos troupes occupèrent Kaba, Dako, Ssemere, Kirikiri. M. Alby avait traité avec Sansanne; le contrat stipulait une rente annuelle au roi; le premier terme lui en fut remis par le lieutenant Baud. Pendant ce temps, les lieutenants Voulet et Chanoine, venant de l'Ouest, marchaient vers le Mossi. Le 1^{er} septembre 1896, ils occupaient Ouagadougou. En février de l'année suivante, les deux missions françaises opéraient leur jonction à Tigla, dans le Mossi, consolidant définitivement notre situation dans le Soudan, et brisant la poussée allemande vers le Niger. Seulement, en août 1896, le Dr Gruner, qui déclarait que les traités français étaient des chiffons de papier, et prétendait avoir conclu un traité avec le chef de Kankanchari, soi-disant vrai souverain du Gourma, avait fait occuper Sansanne, pendant que le lieutenant von Seefried installait un poste à Bafilo. Quand fut signée la convention

de Paris du 23 juillet 1897, les Allemands invoquant la priorité du traité avec Sansanne, revendiquèrent et obtinrent le Tchokossi. L'attribution du territoire du Dje-Gando et de Pougnoa a été réglée définitivement en 1911 : le premier fut alors cédé à l'Allemagne et le second à la France.

Le Togo septentrional forme les districts de Mangou-Yendi, et de Sokode-Bassari. Ce dernier comprend une partie du Dagomba et du Konkomba. On évalue sa population à 300.000 habitants ainsi répartis : cercle de Tchaudjo (Sokode) : 90.000 pour 13.500 kilomètres carrés, soit 15 hectares par tête d'indigène; cercle de Bassari : 26.000 habitants pour 2.500 kilomètres carrés (9 hect. 6); cercle du Dagomba : 10.000 habitants pour 2.700 kilomètres carrés (27 hectares); cercle du Konkomba : 11.000 habitants pour 1.250 kilomètres carrés (11 hect. 4); cercle du Transkara : 163.000 habitants pour 3.000 kilomètres carrés (1 hect. 84). On voit que dans cette dernière région, la population est relativement très dense.

Le caoutchouc sauvage (*manihot Glaziovii*) se rencontre dans la zone des hauts plateaux, entre Bismarckbourg et Fasan, et, aussi, près de Aledjo-Kadara. Le palmier à huile est absent dans le Transkara septentrional et dans les steppes inhabitées au Sud de Sokode. On le trouve dans les vallées du massif de Koronga et de la chaîne Soudou-Dako, de même que dans le Losso et le pays Kaboure, mais seulement à l'état de bosquets clairsemés, qui ne gênent aucunement les cultures. Dans le reste des cercles de Tchaudjo et de Bassari, le palmier croît, de-ci, de-là, sur les rives des cours d'eau, négligé par les indigènes. On évalue à un demi-million le nombre des palmiers pour toute l'étendue du district. Il n'y a nulle part de plantations systématiquement entreprises, sauf de timides essais dans le Kaboure. Le karité est partout répandu; il vient naturelle-

ment, et résiste aux incendies de brousse. Le capok est également abondant, notamment sur les bords du Mono, dans le Losso et le Kabouré méridional.

Le cercle de Tchaudjo se compose, pour moitié, de terrains pierreux, ou de steppes désertes. Dans celui de Bassari, le bon sol cultivable n'occupe qu'un cinquième de la superficie. La proportion est renversée dans le Transkara, où un quart seulement est formé de terrains caillouteux, le reste offrant un limon très riche. Aussi l'agriculture y est-elle très prospère. La vie agricole est intense dans le pays kaboure. Les habitants, autrefois très belliqueux, et qui, en 1900, massacraient encore tous les étrangers pénétrant chez eux, sont devenus des cultivateurs très appliqués, se servant d'engrais, pratiquant l'irrigation et utilisant le moindre coin de terre. Ils habitent des maisons étagées sur les versants des collines. Toute cette contrée a comme un air de campagne européenne. Les Tchamba, les Ssara et les Tamberma sont aussi de bons agriculteurs. La station de Sokode a cherché à développer la culture du coton et à obtenir des produits ayant une valeur marchande; mais les essais tentés avec des semences diverses, en vue de trouver une espèce appropriée au sol et au climat, n'avaient pas donné des résultats satisfaisants.

Les districts de Mangou-Yendi et de Sokode-Bassari sont aussi des régions d'élevage. Un dénombrement, d'ailleurs incomplet, fait en 1909, évaluait à près de 23.000 le nombre des têtes de gros bétail, dans le second de ces districts. L'élevage est l'occupation propre des Foulbés, qui sont établis dans le Tchaudjo depuis plus d'un demi-siècle, et dans le Transkara, depuis une dizaine d'années, au plus. Une lente immigration foulbé se poursuit ici, venant de l'Est. Les indigènes pourraient apprendre d'eux à soigner convena-

blement le bétail ; mais les Foulbés ne se soucient pas de jouer le rôle d'éducateurs ; à l'égard des habitants du Transkara, considérés comme très inférieurs à eux, ils affectent des manières méprisantes. Dans les pays Agoulou et Bafilo, les indigènes, qui s'occupent d'élevage, se font appeler Foulbés, quoiqu'ils soient des Tchaudjos ; ils ont appris à fabriquer du beurre et du fromage. Le beurre est utilisé au Tchaudjo, par les hommes comme graisse à enduire le corps, et, par les femmes, comme pommade pour la chevelure. Le nombre des chevaux dans le district de Sokode-Bassari était, en 1909, de 1.500 environ. L'élevage est, de beaucoup, la principale ressource, dans le district de Mangou-Yendi.

Une partie des habitants se livre au commerce, mais sans préjudice de l'agriculture ; il est rare de voir des commerçants qui ne soient pas, en même temps, cultivateurs. Un certain nombre d'indigènes émigre à la Côte d'Or, attirés qu'ils sont par les salaires élevés payés aux ouvriers.

Le Togo septentrional a, sur le reste de la colonie, l'avantage de posséder un climat sain et une population de un demi-million d'habitants, laborieux, en général, pratiquant à la fois l'agriculture et l'élevage, et capables de fournir aux entreprises européennes une main-d'œuvre abondante ; mais ce qui a fait, jusqu'ici, sa grande infériorité, c'est l'insuffisance des moyens de transport. La plaine Oti-Volta est tout entière parcourue par le chemin des caravanes menant du Sokoto et du Mossi au pays Achanti et au port d'Akkra. C'est à sa situation sur cette voie que Sansanne doit son importance comme marché. Ici, comme à Yendi et à Kete, le commerce est presque entièrement accaparé par les trafiquants musulmans. Ceux-ci échangent, en partie, les bœufs et les moutons du Mossi contre la noix de kola du pays Achanti. Les relations entre les pays

de la boucle du Niger et la côte, par le Togo, prennent donc la direction du Sud-Ouest au détriment de la région orientale, où les porteurs font défaut. La route de Lome à Atakpame s'arrête, au Nord, à Bafilo et à Bassari. Les frais de transport sont tels que, dans le district de Sokode-Bassari, le capok est le seul produit végétal dont la vente au dehors soit rémunératrice. Aussi peut-on appliquer justement au Togo septentrional le jugement porté, il y a quelques années, sur la colonie entière, par l'auteur d'une enquête économique, à savoir que ce pays est dans un état léthargique, qui fait penser à la Belle au bois dormant. Le réveil économique ne peut se produire que par l'action d'un chemin de fer. L'administration allemande a fait étudier le tracé de la ligne d'Atakpame à Bassari (247 kilomètres), mais l'exécution devait avoir lieu seulement après celle de la ligne de l'huile et de la *Westbahn*. L'œuvre projetée, à entreprendre ensuite, consistait à étendre la culture du capok, du karité, du riz, des arachides, et à s'occuper activement de l'élevage, en combattant les maladies du bétail et en améliorant les races, par le croisement. En attendant la construction du chemin de fer, le gouvernement, craignant de provoquer un soulèvement de la population islamisée, a jugé prudent d'interdire l'accès des districts Nord aux commerçants européens, comme aux missionnaires. A l'exception de Sokode, où se trouve une factorerie de la *Compagnie allemande du Togo*, le commerce allemand n'est représenté dans aucune des villes du Togo septentrional et occidental. L'action économique allemande est, en fait, limitée à la plaine méridionale et à la zone montagneuse du centre, lesquelles sont, présentement, les parties du Togo qui ont le plus de valeur.

II. — CAMEROUN

Dans la conférence faite, au mois de février 1915, devant la Société de Géographie de Londres, sir Harry Johnston rappelait à ses auditeurs que « la civilisation du Cameroun occidental est entièrement due à un groupe, peu nombreux, mais remarquable, de missionnaires britanniques baptistes, qui, avec leurs collègues de l'Inde occidentale, inculquèrent des principes d'ordre et des notions commerciales fructueuses aux indigènes de langue bantou habitant ces régions ». Sir Harry Johnston faisait ainsi allusion aux établissements créés en 1845 par l'Anglais Alfred Saker. Celui-ci fonda d'abord la colonie de Bethel, près de Douala; puis il acheta au roi de Bimbia un territoire situé sur la baie d'Ambas, où il installa une vingtaine de familles. Cette seconde colonie reçut le nom de Victoria, en l'honneur de la reine. En 1860, elle avait 50 habitants. Saker demanda que l'Angleterre prît officiellement ce pays sous son protectorat. Le gouvernement britannique négligea d'accomplir cette formalité; ses droits lui paraissaient incontestables. L'anglais était la langue usuelle des populations de la côte. lorsque le grand armateur de Hambourg, M. Woermann, vint, en 1868, fonder à Douala, une maison de commerce dont il confia la direction à M. Thormählen. Jusqu'en 1884, Victoria fut une sorte de république relevant de la mission baptiste de Londres. Le 10 juillet de cette année, une canonnière anglaise pénétra dans l'estuaire du Cameroun, mais le consul anglais n'était pas à bord. Ce même jour arrivait le *Möwe*, portant le commissaire

allemand Nachtigal. Le 19, le consul anglais Hewett, venu sur la canonnière *Flirt*, protesta officiellement contre cette démonstration allemande, mais Nachtigal hissa le drapeau de sa nation à Bimbia, à Malimba, et à Petit-Batanga. De leur côté les Anglais arborèrent leur pavillon à Victoria et revendiquèrent la propriété de la côte de Rio del Rey. Après quelques négociations, ils renoncèrent à ce dernier territoire. Poussés par eux, les indigènes se soulevèrent contre les Allemands. Le gouvernement de Berlin envoya une escadre commandée par le contre-amiral Knorr. Trois cents marins débarqués usèrent de représailles envers les gens de Joss et de Hickory, qui avaient brûlé le village du roi Bell, protégé des Allemands. Knorr publia une proclamation menaçant d'expulsion tout perturbateur, et du jugement par un tribunal militaire tout fauteur d'intrigues contre les Allemands. Le consul Hewett, reparaissant, à Noël, sur la canonnière *Watchfull*, renouvela ses protestations, mais vainement. Des pourparlers engagés aboutirent à un arrangement en 1886. Les établissements anglais de Douala furent achetés 40.000 marks par la mission bâloise. Le gouvernement britannique se déclara prêt à céder la colonie de Victoria dès que la mission allemande aurait fait l'acquisition des terrains. Devenue moyennant 55.000 marks propriétaire, la mission rétrocéda Victoria au gouvernement allemand.

Le mont Cameroun.

Les volcans qui forment les îles du golfe de Guinée se continuent sur la terre ferme par le mont Cameroun. C'est, grâce à sa situation près de la mer, un des sommets les plus imposants du globe. La forme du massif a été comparée à celle

d'une tortue ; il mesure environ 40 kilomètres, dans sa plus grande dimension. Les eaux marines et fluviales l'entourent de tous côtés. La plus haute cime, le Fako, dépasse 4.000 mètres. La première ascension en fut faite, en 1861, par l'Anglais Burton et le botaniste allemand Mann. Outre le cratère principal, il y a un grand nombre de cratères secondaires. La dernière éruption eut lieu au mois de mai 1909. Une des sources dégage, par seconde, 50 litres d'un gaz contenant, pour les deux cinquièmes, de l'acide carbonique pur. Les Allemands ont songé à utiliser ces émanations.

Le massif du Cameroun, ou plus exactement le versant maritime de ce massif, est au second rang parmi les régions les plus arrosées du globe (moyenne de l'année à Biboundi : 200 jours pluvieux et 10 mètres d'eau). Cependant l'humidité est rare dans les hautes régions ; elle est, aussi, vite absorbée par le sol, extrêmement perméable. La neige, qui tombe quelquefois sur le Fako, disparaît au bout de quelques jours. Le massif est donc privé, pendant la saison chaude, de réservoirs d'humidité. On ne rencontre nulle part de sources au-dessus de 2.700 mètres, même au-dessus de 1900, sur le côté Nord-Est. Derrière Bouea, on parcourt plus de 40 kilomètres sans trouver d'eau. Ce n'est guère qu'au pied de la montagne, le long de la côte, que les sources abondent ; il en est qui jaillissent au-dessous du niveau de la mer. Le massif du Cameroun a ainsi beaucoup moins d'importance hydrographique que le Manengouba, ou le Baloue, moins arrosés mais constitués, essentiellement, par des roches imperméables.

Les deux tiers du massif sont couverts par la forêt. Jusqu'à l'altitude de 1.000 mètres c'est la forêt tropicale, humide, très uniforme. Les arbres à caoutchouc y sont rares. Le cocotier croît jusqu'à 500 mètres, le palmier à huile jusqu'à 1.000 mètres, mais, au delà de 800 mètres, les

fruits ne mûrissent plus. La forêt est percée de clairières par les plantations, les fermes indigènes ou bien les coulées de lave récente. Au delà de 1.000 mètres, on voit se développer une autre forêt, dont l'existence est due à la ceinture de nuages, qui enveloppe presque constamment la montagne; cette forêt finit entre 1.700 mètres et 2.100 mètres, selon l'exposition. A 2.100 mètres au maximum, commence la zone herbeuse. La flore offre quelques espèces européennes et sud-africaines; elle ressemble surtout à celle de l'Abyssinie, du Kilimandjaro, et aussi de Madagascar. Aux grandes altitudes, la température baisse fortement la nuit. La mission Hassert et Thorbecke, en 1907, a relevé 4° C seulement, entre 2.300 mètres et 3.000 mètres.

La faune est assez pauvre. Dans la forêt, l'éléphant n'est pas rare. En 1909, les fermes, destinées à l'alimentation des travailleurs de la plantation Debuntscha, furent presque entièrement détruites par ces animaux. A Bibundi il a fallu renoncer à certaines cultures, pour la même raison. Il y a des antilopes, des léopards, des singes. Les moustiques sont légion, comme partout d'ailleurs, au Cameroun.

Seules, les régions inférieures sont habitées de façon constante. Au Nord-Ouest, il n'y a pas de village au-dessus de 600 mètres; à l'Est, cette limite est encore plus basse. Du côté de la mer, tous les établissements humains sont sur le rivage même. La montagne, tombant d'abord en falaises abruptes, commence, à partir de Bibundi, à s'éloigner de la mer et à former de larges terrasses; on trouve ici la première localité éloignée de l'Océan : Bomana. Les indigènes du mont Cameroun sont au nombre d'environ 17.000. Ils appartiennent à deux tribus : les Bambouko et les Bakwiri. Ces derniers, habitant le Sud-Est, sont chasseurs, cultivateurs et éleveurs. Pendant long-

temps ils eurent, à l'égard des Allemands, une attitude défiante et hostile. Ils ne furent soumis qu'en 1894, après de rudes combats, où le capitaine von Gravenreuth trouva la mort, et deux prises d'assaut de leur capitale Bouea. Cette localité, située à 960 mètres, à la limite de la forêt vierge, entre des gorges profondes, anciennes coulées de lave, creusées par l'érosion, servit d'abord de sanatorium, puis en 1901 fut choisie pour être la résidence du gouverneur de la colonie. Elle a l'avantage de posséder de bonnes sources. Une ferme, installée avec des vaches de l'Allgau, fournit du lait; un potager donne les légumes d'Europe. Mais Bouea a le désagrément d'être très souvent plongée dans le brouillard. A une lieue au-dessous, à Soppo, était un camp militaire, et le siège du commandement de la troupe coloniale.

Le massif du Cameroun est, par excellence, la région des plantations européennes de la colonie; celles-ci couvrent les flancs, au Sud et à l'Ouest. On n'y compte pas moins de dix grandes Compagnies de plantations. La plus importante est la *Compagnie de Victoria*, fondée en 1897, au capital de 3 millions de marks. Elle possédait, en 1910, 16.000 hectares, et occupait plus de 3.000 Noirs. La principale culture des plantations est celle du cacaoyer. Cet arbuste croît jusqu'à 700 mètres, mais les meilleures qualités de cacao sont récoltées au-dessous de 400. Grâce à l'amélioration des méthodes de culture et à l'introduction de variétés choisies, le cacao du Cameroun vaut celui de San Thomé. Au début, l'on avait fondé sur cette culture des espérances illimitées, à raison de la valeur, jugée inépuisable, du sol. Cette appréciation était trop optimiste. De grandes étendues sont impropres à cette culture, à cause de la nature caillouteuse du sol, semé de morceaux de basalte ou de lave. Ailleurs, la couche d'humus est souvent très peu profonde; de plus, elle est très

pauvre en chaux et en potasse, par suite de la forte action chimique des pluies. La richesse inépuisable du sol est une légende. Au bout de quelques années, les indigènes sont obligés de mettre leurs terres en jachère. Les plantations doivent avoir recours aux engrais artificiels; il en a été importé, en 1909, 460.000 kilogrammes. Le climat a aussi bien des inconvénients; il est trop pluvieux pour les espèces fines; il favorise le développement de végétations parasites et d'insectes nuisibles. Les mauvaises herbes prennent souvent une telle extension que l'on a vu les propriétaires de la plantation Debuntscha renoncer à la lutte et vendre leur domaine fort au-dessous de sa valeur.

D'autres cultures ont été introduites. La première plantation de caoutchouc a été établie en 1907. Le tabac et le café ont une importance tout à fait secondaire. Le café ne procure pas de bénéfices. Le tabac demande trop de soin, et, d'ailleurs, le climat, trop humide, contrarie le séchage et la fermentation. La culture du thé est très diversement appréciée; il semble que la qualité laisse à désirer. Le palmier à huile mérite une attention particulière. Dans la plupart des plantations, on le cultive comme culture intercalaire. Les plantations Bibundi et Victoria ont chacune une huilerie mécanique. On évalue le nombre des palmiers à 840.000, dont le quart sur le domaine de la *Compagnie de Victoria*. A raison de 7 m. 30, valeur moyenne d'un palmier, cela fait 6 millions de marks par an, soit 2 millions de plus que la valeur de l'exportation annuelle du Cameroun, en amandes et huile de palme. En 1910 s'est fondée à Tiko, près de Bimbia, l'*Afrikanische Frucht C^{ie}*, pour la culture et le commerce des bananes, ananas et autres fruits exotiques.

Les Allemands n'ont pas trouvé sur place la

main-d'œuvre nécessaire. Les Bakwiri sont incapables d'un travail régulier. On les utilise comme porteurs, mais il a été impossible de les employer aux travaux de chemins de fer. Quelques chefs intelligents ont créé des plantations de cacao sur le modèle européen et, témoins des efforts faits par le gouvernement pour améliorer les races de bétail, ont fondé une sorte de syndicat d'éleveurs, placé sous le contrôle du chef de district. Mais ce sont là des exceptions. En somme, les Bakwiri n'ont pas donné ce qu'on attendait d'eux. Les planteurs ont dû faire venir des travailleurs des pays situés à plusieurs jours de voyage. Mais les habitants des savanes supportent très mal le climat humide du mont Cameroun. La proportion des décès est annuellement de 5 à 6 0/0. En 1907, une épidémie de typhus fit périr 108 Balis sur 125.

Le voisinage immédiat de la mer constitue pour les plantations un précieux avantage. Victoria, « la perle du Cameroun », est située au fond de la baie d'Ambas, l'un des plus beaux sites du monde, qu'un député au Reichstag comparait au lac Majeur, mais avec des proportions plus grandioses. Un appontement de 180 mètres de long permet l'embarquement et le déchargement des marchandises. Depuis 1889, Victoria possède un jardin d'essais et un institut agronomique, composé de deux sections : botanique et chimie biologique. Les frais d'entretien annuels s'élevaient à 60.000 marks. Victoria est reliée par une route à Biboundi ; une autre conduit à Bouea ; mais, à l'époque des pluies, envahie par la végétation, elle se trouve réduite à la largeur d'un étroit sentier. La *Compagnie de Victoria* a construit un chemin de fer à voie étroite de Kakaohafen à Soppo. Avec les embranchements, il a une longueur de 74 kilomètres. Sa destination est de desservir les plantations ; mais il sert aussi à la circulation publique entre Victoria et Bouea.

Une compagnie anglaise de Liverpool, la *Ambas Bay Trading C^o*, fondée au capital de 10.000 livres sterling, possède des factoreries à Victoria, Bimbia, Botadorf, Tiko, Rio del Rey, et aussi une plantation de cacao à Bwinga.

La région du Cross.

La délimitation anglo-allemande de 1885-1887 céda à l'Allemagne le bassin supérieur du Cross. La frontière rencontrait ce fleuve en aval de Nssanakang, suivait son cours entre Obokoum et Nssakpe, pour adopter ensuite celui d'un affluent, l'Aoua. Le Cross (600 kilomètres), né au Sud de Bali, porte d'abord le nom de Manjou jusqu'au confluent du Moum-Aja. La contrée est une région de formation sédimentaire, où les grès grossiers alternent avec des bancs de calcaire qui, probablement, sous l'action des forces volcaniques, ont subi de profondes cassures. Les géologues considèrent le bassin du Cross, ainsi que le bassin de la Bénoué, comme l'une des grandes zones d'affaissement de l'Afrique occidentale. Le sol est très vallonné et, généralement, recouvert par l'épaisse forêt vierge.

Longtemps avant que le Cameroun devînt allemand, les populations du haut Cross, notamment les Ekoïs et les Bakogos, étaient en relations avec les Anglais de Calabar. Les premiers jouaient le rôle de courtiers, et apportaient à la côte le bois d'ébène, le caoutchouc et l'amande de palme. Mais le principal commerce était celui des esclaves que ces populations recrutaient dans les pays de savanes. Ces trafiquants, troublés dans leurs opérations, s'opposèrent violemment à la pénétration européenne. En 1899, le lieutenant Queis fut massacré par les Ekoïs. La *Compagnie du Nord-Ouest Cameroun*, fondée en cette année, eut ici des dé-

buts difficiles. Elle adopta, d'abord comme base d'opérations, le port de Vieux-Calabar, et mit en service un bateau monoroue qui remontait le Cross à la saison des pluies. Successivement furent établies : la station de Nssakpe par le commandant von Besser, la station de Nssanakang par le commandant Ramsay, la station de Ossidinge par le capitaine Glauning et la station de Tinto par le lieutenant Strumpell. Les canonnières anglaises avaient, jusqu'alors, remonté le Cross, et les indigènes se considéraient comme sujets de l'Angleterre. La *Compagnie du Nord-Ouest* créa plusieurs factoreries dont la plus occidentale était celle de Bascho. Mais bientôt les Allemands se virent menacés par une grave insurrection des Anyangs du district de Ossidinge (1903). Le lieutenant de Puckler, chef de la station, fut tué ; 4 représentants de la Compagnie tombèrent assassinés. L'année suivante, le capitaine Langheld et le colonel Muller amenèrent des troupes. Comme la révolte s'était étendue à la Nigéria, les autorités anglaises prêtèrent leur concours. Cependant il fallut une rude campagne de cinq mois pour obtenir la soumission des insurgés. Ces troubles portèrent un coup sensible à la *Compagnie Nord-Ouest*. Cependant les factoreries furent rétablies. Une fabrique d'huile a été installée à Mamfe. Dans tout le district de Ossidinge, la culture du palmier a été propagée par les indigènes. Ce pays possède, aussi, des richesses minérales. On a constaté la présence du charbon et du sulfure de plomb. Près de Ossidinge se voient des filons de mica blanc, qui ont jusqu'à 2 m. 50 d'épaisseur et paraissent pouvoir être facilement exploités. De nombreuses sources salées jaillissent dans le lit du Cross. Les plus renommées sont celles de Nssanakang ; c'est pourquoi l'Angleterre revendiqua, jusqu'en 1904, la possession de cette ville.

Nssanakang, situé à 250 milles marins de Vieux-

Calabar, a été atteint, à la fin de la saison sèche, en 1913, par un grand bateau à moteur anglais calant 1 mètre. Les sondages donnèrent plus de 1 m. 20 de profondeur d'eau. Pendant la période des pluies, la navigation remonte facilement jusqu'à Mamfe; mais au-dessus, un barrage de roches rend le passage absolument impossible.

Un chemin conduit de Ossidinge à Ikassa au Nord de Rio del Rey, en traversant la région accidentée, à l'Ouest des monts Roumpi. Au delà de cette région s'étend jusqu'à la mer une zone de terres basses, inondées, couvertes de palétuviers et fiévreuses; jusqu'à 50 kilomètres dans l'intérieur il n'y a pas un village nègre. Rio del Rey au fond d'un estuaire où se confondent les eaux de plusieurs fleuves a été déserté, en 1902, par la *Compagnie Nord-Ouest*. Toutes les factoreries allemandes établies dans ce district appartiennent à la *Compagnie commerciale allemande de l'Afrique occidentale*.

Une autre voie relie le bassin du Cross à la côte, c'est la route de Bali, une des plus anciennes et des plus importantes routes de caravanes du Cameroun, laquelle aboutit à Victoria. Peu de routes ont été le théâtre de plus d'atrocités, au temps de la traite; c'est par là que les marchands du Cross allaient vendre leurs esclaves aux Doualas. Elle fut suivie, en 1889, par le D^r Zintgraff qui fonda, pour la surveiller, la station de Johann Albrechtshöhe. Elle se trouve actuellement en très mauvais état d'entretien. Il fut question, en 1902, de prolonger par là, jusqu'au Cross, la petite ligne ferrée de Kakaohafen à Soppo, afin d'affranchir la *Compagnie Nord-Ouest* de l'obligation de faire passer ses transports par territoire anglais. Old-Calabar est, en effet, le débouché naturel de tout le bassin du Cross.

La plaine du Meme, ancien golfe marin, ouvre au Nord du mont Cameroun une large brèche,

par où la côte de Rio del Rey communique avec la région des estuaires. Cette plaine, riche en humus, est extrêmement propre aux plantations, de même que le versant de la montagne tourné de ce côté, lequel, quoique moins humide, mais aussi moins soumis à l'érosion, et moins envahi par les parasites, attend encore les grandes entreprises européennes.

Les Pays-Bas du Cameroun : la région de l'huile.

Les Portugais qui découvrirent ces rivages, au xv^e siècle, avaient donné le nom de *camarao* (crabe) à la baie sur laquelle s'ouvrent 5 estuaires, et dont la forme ressemble par là, selon la comparaison d'un géographe allemand, à une feuille d'érable à cinq pointes. Ce golfe a deux fois l'étendue du *haff* de Stettin. L'entrée, resserrée entre le cap Cameroun et la flèche de sable de Souelaba, n'a que 8 kilomètres de large. La baie du Cameroun reçoit les eaux du Moungo, du Wouri, du Dibamba et aussi, par un bras latéral, une partie des eaux de la Sanaga. Tous ces fleuves sont coupés de chutes, à l'endroit où commence la zone côtière, formée de sédiments gréseux, de l'époque tertiaire. Les alluvions, déposées par les eaux boueuses, augmentent incessamment la surface continentale. Le golfe est ainsi entouré, comme la côte de Rio del Rey, d'une ceinture de marécages pestilentiels, couverts d'un inextricable fourré de palétuviers et de cocotiers. Cette zone, large d'environ 24 kilomètres, est découpée par le réseau compliqué d'innombrables bras et canaux. Au moment du reflux, beaucoup de terres sont à sec. La profondeur de la baie varie de 1 mètre à 10 mètres; une barre, placée à 6 mètres au-dessous du niveau marin, empêche les grands

navires de pénétrer dans l'estuaire, jusqu'à Douala. Des travaux de dragage ont été entrepris pour débarrasser cet obstacle. Le Moungo est navigable pour les petites embarcations jusqu'à Moundame, le Wouri jusqu'à Yabassi, la Sanaga jusqu'à Edea, c'est-à-dire jusqu'aux chutes Herbert, hautes de 30 mètres.

Au delà de la zone basse des palétuviers s'étend, jusqu'aux hauts plateaux de l'intérieur, le domaine de la forêt primitive, toujours verte. Plus de 40 essences diverses de bois utiles y ont été reconnues ; à raison de 75 mètres cubes par hectare, le bénéfice pour 10.000 hectares serait de 750.000 marks, selon la remarque d'un économiste. L'arbre caractéristique de toute cette région est le palmier à huile ; c'est la grande réserve de richesses du Cameroun, pour l'avenir. Sur de grandes étendues, dans les districts de Douala, de Edea, de Yabassi, le palmier a été propagé, comme dans tout le pays de Ossidinge, par les indigènes.

Partout, dans la forêt vierge, les populations placées au plus bas degré de la civilisation, sont morcelées en une infinité de petits groupements indépendants et hostiles les uns aux autres. A Edea, sur un espace très restreint, on ne compte pas moins de 15 rois. Une exception est offerte par les Doualas ; encore cette tribu, forte de 25 000 individus environ, obéit-elle actuellement à 5 souverains. Les Doualas, rusés trafiquants, étaient, à l'arrivée des Européens, les courtiers qui accaparaient tout le commerce de l'intérieur, échangeant les esclaves contre l'ivoire, le caoutchouc et l'amande de palme. Les commerçants allemands se résolurent à traiter directement avec les producteurs ; ils fondèrent les premières factoreries à Nkoum, à Moundame et à Yabassi (1898). Les Doualas, se voyant évincés, ne tentèrent aucun effort pour étendre leurs relations commerciales,

au fur et à mesure des progrès de la pénétration européenne. Quelques-uns, comme le roi des Akwas, cherchèrent à se créer de nouvelles ressources ; la masse fut considérablement appauvrie. Le mécontentement qui en résulta s'est manifesté hautement, quand les autorités allemandes décidèrent de les exproprier pour assainir leur village et bâtir une ville à l'européenne.

Le commerce ne tire parti que d'une très faible quantité des ressources forestières. Les trois quarts des produits du palmier à huile pourrissent inutilisés. L'industrie et la fabrication de l'huile est encore dans l'enfance. Le cacao est cultivé par les indigènes sur les rives des fleuves et au bord de quelques criques. Des plantations européennes de palmiers, de cacao, de caoutchouc, existent sur le Bomono creek (*Syndicat pour la culture du palmier*), à Moundame (*Compagnie Nord-Ouest*), à Moukonje, près Douala, à Yabassi (*Compagnie de caoutchouc du Cameroun*) et sur la basse Sanaga (*Compagnie de l'hinterland du Cameroun*).

Des schistes noirs bitumineux, susceptibles de brûler après un léger échauffement, ont été découverts près de Douala. La vallée du Moungo posséderait aussi des suintements de pétrole. Des traces de fer magnétique et de cuivre ont été relevées dans la région de Edea.

La vallée du Moungo est en dehors du tracé de la ligne ferrée des monts Manengouba ; celle-ci s'en rapproche sur un point, près de Moundame, éloignée de quelques kilomètres. La basse Sanaga est reliée à Douala par le chemin de fer central, lequel franchit le Dibomba, au pont de Japoma. C'est à l'embouchure de ce fleuve, qui forme en quelque sorte la limite entre le Cameroun central et méridional, à Malimba, que résida, jusqu'en 1901, le gouverneur de la colonie.

Le Cameroun méridional : la région du caoutchouc

Par delà une zone basse littorale, dont la largeur varie, du Nord au Sud, entre 120 et 50 kilomètres environ, le Cameroun méridional présente l'aspect d'un plateau élevé de 500 mètres au moins. Autour de Yaoundé et de Lolodorf, jusqu'à la Pfalla, affluent du Nyong, et jusqu'à Akoafim, les croupes montagneuses dépassent l'altitude de 750 mètres; quelques unes culminent à 1.000 mètres, 1.500 mètres au maximum. Le sol, sauf sur les crêtes formées de granit ou de gneiss, est composé de latérite, généralement très fertile. Le niveau ne s'abaisse, vers l'Est, au-dessous de 500 mètres, que dans les vallées inférieures du Kadei, du Boumba et du Ngoko. Les pluies sont un peu moins abondantes que dans les contrées de Victoria et de Douala (1.500 à 2.000 mètres par an en moyenne).

La forêt primitive compacte, qui commence près de la côte, finit en deçà de Yaoundé et au Lobo, affluent du Dja. Plus loin, se montre la savane; les étendues boisées réapparaissent dans les vallées, jusqu'au Doume et au Kadéi, et dans les régions relativement basses du Sud-Est, comme le bassin du Boumba. Les palmeraies, qui forment la lisière de la grande forêt vierge, couvrent le pays de la boucle du Dja, à l'Ouest de Lomie.

La forêt vierge est faiblement peuplée. Le lieutenant Morgen, parti de Kribi, en 1890, voyagea pendant dix jours sans presque rencontrer un village. Le pays avait été habité, au temps où l'ivoire et le caoutchouc y abondaient. Les indigènes de la forêt mènent, d'ailleurs, une vie errante. Chaque année, ils abattent un morceau de forêt, brûlent les troncs, et cultivent le sol, pen-

dant une période de un à trois ans ; puis ils s'en vont ailleurs. Les champs, délaissés, se transforment en brousse, dans laquelle croissent, naturellement, ou par les soins de l'homme, des bouquets de palmiers. Ces arbres se voient au bord de la route de Kribi à Yaounde, et dans les fermes voisines, où l'administration a créé des centres de population. De même qu'au Togo et dans les autres régions tropicales, les vallées sont des pôles répulsifs. C'est ainsi que l'on n'aperçoit aucune agglomération humaine sur les rives même du Dja. Les villages sont sur le plateau, à une lieue environ de la rivière, en dehors des terres humides. La population du Sud-Cameroun appartient, pour la moitié occidentale au moins, à la famille des Pangoués ou Pahouins. Les principales tribus sont : les Boule, au Sud de Eholova, jusqu'au delà d'Akoafim, les Yaounde et les Mwele, entre la Sanaga et le Nyong, les Bakoko, dans le bassin inférieur de la Sanaga. La partie orientale est habitée par des peuplades cannibales et guerrières : les Njem, dans la boucle du Dja ; les Ndzimus, à l'est de Lomie ; les Makas, dans les régions supérieures du Nyong et du Doume.

Le premier établissement militaire des Allemands dans le Cameroun méridional fut la station de Yaounde, fondée, en 1887, par le capitaine Kund et le lieutenant Tappenbeck. L'arrangement provisoire franco-allemand du 24 décembre 1885 avait fixé pour limite à la zone d'influence allemande, au Sud, le Rio Campo jusqu'au 7°,40 de longitude Est, puis le parallèle prolongé jusqu'à sa rencontre avec le 12°,40. La délimitation s'arrêtait à ce point, c'est-à-dire approximativement au méridien de Akoafim. Au delà, le champ restait ouvert aux entreprises françaises comme aux entreprises allemandes. Tandis que les maîtres du Cameroun demeuraient inactifs, les explorateurs français obtenaient de remarquables

résultats. La mission Crampel, franchissant la ligne de partage entre l'Ogooué et le Congo, découvrait, en janvier 1889, la rivière Dja, puis, se dirigeant vers l'Ouest, descendait le Ntem. Au printemps de 1890, l'administrateur Cholet remontait la Sangha, voie de pénétration très importante par sa direction Nord-Sud. Arrêté par des bancs de sable, il s'engagea dans le Ngoko, qui coule plus profond dans un lit plus resserré, entre des rives plus hautes. Arrivé non loin du territoire allemand, il rebroussa chemin; il avait été partout bien accueilli par les indigènes, avait signé des traités avec les principaux chefs et étudié les ressources commerciales du pays, particulièrement riche en ivoire et en caoutchouc. L'année suivante, le gouverneur, de Brazza, envoya les missions Gaillard et Fourneau; le premier fonda le poste de Ouessou, le second compléta les études de Cholet et poursuivit l'exploration de la Sangha. De Brazza prit ensuite le commandement d'une expédition destinée à assurer l'influence française dans cette région. Le poste de Carnot fut établi, en 1894, par M. Clozel. A cette date, aucune expédition allemande n'avait paru sur la Sangha; cependant les Allemands réussirent à obtenir, par la convention franco-allemande de 1894, un accès à cette rivière et à prendre ainsi pied dans le bassin du Congo. La limite, fixée en 1885, devait être prolongée jusqu'au Ngoko; la frontière suivait cette rivière jusqu'à la rencontre avec le deuxième parallèle, puis ce parallèle jusqu'à la Sangha, et enfin, la Sangha, sur une trentaine de kilomètres. Dans le cas, était-il dit, où la rivière Ngoko, à partir de son intersection avec la frontière, ne couperait pas le deuxième parallèle, le tracé suivrait le Ngoko sur 35 kilomètres, pour rejoindre ensuite, par une ligne droite, l'intersection du deuxième parallèle avec la Sangha. En 1895 commencèrent les explorations du lieutenant von Stein qui, pen-

Afrique Française

Reproduction interdite

dant dix ans, allait parcourir les bassins du Dja, du Nyong et du Doume. En 1897, trois ans par conséquent après le traité qui avait étendu jusqu'à la Sangha l'hinterland du Cameroun, eut lieu la première traversée, d'Ouest en Est, de Yaounde à Ouessou. Le lieutenant de Carnap et le lieutenant von Stetten furent alors les premiers Allemands qui naviguèrent sur la Sangha. En même temps, le lieutenant von Stein et le docteur Plehn occupaient Molundu sur le Dja. Ces expéditions préparèrent le terrain pour la *Compagnie du Sud-Cameroun*, fondée en 1898. Cette Compagnie obtint 9 millions d'hectares, au Sud du 4° de latitude et entre le 12° de longitude Est et la frontière orientale. La concession était faite en toute propriété pour une durée illimitée. C'était, au fond, une véritable donation. Pendant les années suivantes, le lieutenant von Bulow soumit les Boule et fonda la station de Ebolova, le docteur Plehn explora le Ngoko, son affluent le Boumba et fut tué près de Youkadouma (novembre 1899), le lieutenant von Stein et le médecin-major Hoesemann reconnurent que le Dja était le cours supérieur du Ngoko. En 1903, la *Compagnie du Sud-Cameroun* étendit son action au haut bassin de cette rivière; ses agents pénétrèrent dans le pays Njem, encore inexploré, et installèrent des factoreries en plusieurs lieux. Celles-ci eurent à souffrir des pillages et des attentats commis par les indigènes. Il fallut les expéditions du capitaine Scheunemann (1904-1906) pour maintenir les Njem dans la soumission, et assurer les communications entre les pays de la boucle du Dja et la côte. Une station militaire fut établie à Lomie. A leur tour, en 1905, les Makas s'étaient soulevés, interceptant toutes les routes conduisant au Nyong. Jusqu'en 1910, date de sa mort, le major Dominik, commandant la station de Yaounde, qui exerçait, dans tout le Cameroun méridional, les fonctions

d'une sorte de vice-gouverneur, eut à réprimer des troubles, provoqués, en grande partie, par les procédés inhumains de trafiquants blancs.

La valeur commerciale du Cameroun méridional réside dans sa richesse en caoutchouc. Jusque vers 1906, les principales quantités provenaient des districts de Kribi, Ebolova et Yaounde; ce trafic était entre les mains des marchands de Douala. Mais ces régions étaient alors épuisées par la râfle. Les Allemands, à la recherche des nouvelles contrées à exploiter, se livrèrent à une mise en coupe réglée, au sud du parallèle qui formait la frontière franco-allemande. Ils s'avancèrent dans la haute vallée de l'Ivindo. Il y eut un premier incident en 1902. Un second se produisit en 1905. La rencontre entre Français et Allemands amena une effusion de sang. Les envahisseurs s'étaient avancés jusqu'à 200 kilomètres environ de Libreville. Ces incidents de Missoum-Missoum déterminèrent les gouvernements à faire établir, définitivement, le tracé de la frontière, jusqu'alors théorique; ce fut l'objet de la mission Cottes-Foerster (1906). Les excès, commis en territoire allemand par les trafiquants, étaient tels qu'en octobre de cette année, l'administration ferma toutes les factoreries du district d'Ebolova, sauf le chef-lieu et la station de Kam, et interdit le recrutement des porteurs. Mais, aussitôt que les pays du Dja eurent été ouverts à l'activité économique par les campagnes du capitaine Scheunemann, ils furent envahis par une nuée de commerçants, avides d'exploiter les richesses d'ivoire et de caoutchouc, lesquels répandirent à profusion des pacotilles européennes et vendirent des armes au Njem et aux Ndzimus. Des conflits, qui dégénèrent en luttes à main armée, se produisirent entre les commerçants de Batanga et les agents de la *Compagnie du Sud-Cameroun*. En 1906, cette Compagnie vit son droit de propriété

foncière réduit à un million d'hectares. Son domaine actuel est borné à l'Est par le Boumba; il touche au Dja, sur une longueur d'environ 50 kilomètres. Pour la presque totalité, c'est une forêt inhabitée. Si la production du caoutchouc a augmenté, après 1906, c'est uniquement parce que l'exploitation a attaqué des pays demeurés auparavant indemnes : le bassin du Dja, et aussi les régions du Nyong, du Doume et de la Sanaga. Les principaux centres de production étaient, en 1912, le district de Molundu, la partie sud du district de Lomie, et du district de Akoafim, et le district du Doume, avec les régions avoisinantes. Mais on commençait déjà à envisager, pour l'avenir, l'épuisement de ces territoires, quand la crise du caoutchouc est venue porter une très sensible atteinte à la prospérité du Cameroun méridional, dont le caoutchouc constitue actuellement le seul élément. L'exploitation et le transport du caoutchouc occupaient, en 1910-1911, de 20.000 à 30.000 travailleurs, chiffre officiel qu'il eût fallu, paraît-il, doubler, pour avoir le nombre réel. Les porteurs, de même que les ouvriers agricoles, sont fournis, pour la plus large proportion, par la tribu des Yaounde; mais le moment est arrivé où celle-ci a presque atteint la limite de ce qu'elle peut donner.

Des plantations ont été créées à Campo, à Lolodorf, à Dehane, sur le Nyong inférieur, à Longji, à Eboleva, à Akonolinga (Nyong), à Sangmelima et sur les bords du Doume. Les principales maisons de commerce représentées dans cette partie de la colonie sont : la *Compagnie Sud-Cameroun*, dont les deux établissements importants sont à Molundu et à Kribi, la maison *Randad et Stein* qui possède environ 30 factoreries (Longji, etc.), la *Compagnie brémoise de l'Afrique occidentale*, la *Compagnie africaine* (Akoafim, etc.) et la maison *Holtmann et Sutter*

(Kribi). Deux maisons anglaises sont établies à Batanga, Kribi et Campo.

Le plus long et le plus important des fleuves qui traversent la grande forêt, la Sanaga (800 kilomètres, longueur de l'Elbe), est impropre à la navigation, au-dessus d'Edea. Son lit est embarrassé de sables mobiles; les divers obstacles sont trop grands pour qu'on puisse penser à les faire disparaître. Le Nyong est navigable sur 35 kilomètres, en partant de la mer. Au delà, se présente la section des rapides, longue de 200 kilomètres, jusqu'à Mbalmaïo, ou Widimenge. De Widimenge à Abong-Mbang (150 à 200 kilomètres), le fleuve peut porter de petites embarcations; mais la mission envoyée par le comité économique colonial a constaté, en 1913, que, pendant les années sèches, la navigation est impossible, durant trois mois et demi, pour des bateaux ayant un tirant d'eau de 0 m. 80. Il en coûterait très cher pour rendre le fleuve navigable toute l'année. Les sources du Nyong sont à une distance de 60 kilomètres seulement du Doume, qui porte bateau à Ndimbelé. Le Ngoko peut être remonté, même aux basses eaux, par les petits vapeurs de la *Compagnie du Sud-Cameroun*, jusqu'à Molundu, où la rivière est barrée par les chutes de Plehn. Des bateaux ne calant pas plus de 1 mètre remontent, en temps de crue, jusqu'aux rapides de Dongo. De Dongo à la source, on compte quatre biefs, navigables pour les barques. Le Campo a trop de rapides pour être une voie utilisable.

Le major Dominik a fait construire, dans le district de Yaounde, un grand nombre de routes. Celle qui conduit de là à Kribi est carrossable et pourvue de ponts de pierre, ainsi que la route de Longji à Kribi et à Campo. La construction d'une route semblable a été entreprise de Loloro à Ebolova et Sangmelima. D'autres ont été projetées de Ebolova à Ngoulemakong, de Ebolova

à Ambam, de Sangmelima à Akoafim et de Abong-Mbang à Doume. Le port de Kribi, débouché maritime des pays à caoutchouc, occupe le premier rang dans la colonie pour les exportations; mais, par suite du déplacement constant vers l'Est de l'exploitation, son importance tendait à diminuer au profit de Molundu et de la voie du Congo. (Mouvement commercial de Molundu : 74.000 kilog. en 1907, 143.000 en 1910.)

Le haut plateau central.

Le mont Cameroun, qui, comme nous l'avons dit, prolonge le soulèvement volcanique des îles du golfe de Guinée, est le commencement d'une chaîne de volcans éteints, orientée du Sud-Ouest au Nord-Est. C'est, d'abord, le mont Baloue ou Roumpi (900 m.), où le soubassement de gneiss et de granit est recouvert de formations éruptives récentes, et où se voit un lac de cratère, le lac des Eléphants. Le Meme y prend sa source. Vient ensuite le système du Manengouba, dans lequel on distingue : les monts Bafarami, le mont Koupe (2.070 mètres), le mont Nlonako (2.400 mètres) et le mont Manengouba (2.110 mètres). Ce dernier paraît être le massif volcanique le plus puissant du Cameroun. Son cratère, l'Epoka, mesure de 2 à 3 kilomètres de diamètre. Le Manengouba est un centre hydrographique important, dont les eaux vont alimenter le Cross, le Moungo et le Wouri. Ce soulèvement de trachyte et de basalte est limité, à l'Ouest, par la ligne de rupture que forment la vallée supérieure du Moungo, la vallée du Kidde, qui en est le prolongement septentrional, et la plaine Mbo. Cette plaine, située à 800 mètres d'altitude, large d'environ 20 kilomètres, fut un fond de lac, avant que les eaux qui forment le Nkàm, affluent du Wouri, eussent réussi à se frayer un pas-

sage à travers les montagnes. Il suffirait d'élargir la gorge étroite qu'elles traversent, près de Bare, pour drainer cette cuvette de Mbo, que la saison des pluies transforme en un vaste marécage fiévreux, sorte de jungle peuplée de buffles et d'éléphants, et pour en faire une plaine fertile. Les habitants du village de Sanschu y cultivent le riz, sous la direction d'un nègre de Libéria. La plaine Mbo est surplombée, au Nord et à l'Est, par de hauts escarpements. Des crêtes allongées font ressembler ces montagnes à certaines parties du Jura suisse.

Les versants sud du Koupe et du Nlonako, exposés aux vents pluvieux, sont garnis d'une épaisse végétation forestière. Celle-ci manque au plateau qui s'intercale entre l'écran de montagnes et le Manengouba et qui est, pour cette raison, relativement pauvre en eau. La position de Bare marque la limite septentrionale atteinte, de ce côté, par la zone de la forêt tropicale. Des masses distinctes de forêts couvrent les flancs bien arrosés du Manengouba et des monts Mbo. Partout où le sol est suffisamment humide, croissent en grand nombre, jusqu'à 1.000 mètres d'altitude et davantage, les palmiers à huile. La région du Manengouba produit la plus grande quantité de l'huile vendue par les tribus du Sud. Dans l'ensemble, tout ce pays offre le tableau d'un « pays de parc », formant la transition entre la grande forêt et la steppe.

Sur le sol fertile, au Sud-Ouest du Koupe et au Nord-Est du Manengouba, habitent les Bakossi, agriculteurs et éleveurs, comme les Bakwiri du mont Cameroun; mais ils prennent fort peu de soin de leur bétail. Ils obéissent à plusieurs rois. Les montagnards, autrefois très belliqueux, du pays Mbo, vivent disséminés en petites bourgades indépendantes.

Le pays Bakossi fut visité, pour la première fois, par le docteur Zintgraff; cet explorateur fon-

Reproduction interdite.

da, comme nous l'avons vu, la station de Johann-Albrechtshöhe, destinée à les observer, à surveiller la route de Bali et à servir de base aux futures explorations. Les premiers missionnaires, retardés dans leur marche par les tribus côtières, parvinrent au Koupe en 1893; ils ont installé à Nyasosso une ferme d'élevage, où ont été tentés des croisements avec des bovidés de la race d'Allgau. Ce fut seulement en 1903-1904 que le Manengouba commença à être étudié scientifiquement par le docteur Ziemann; il avait mis seulement quatre jours et demi pour venir de Douala. La pénétration de cette région ne devint aisée qu'en 1905, après l'expédition du colonel Muller. Ensuite eurent lieu les missions de Rohrbach et Moisel en 1907, de Hassert et Thorbecke en 1908. Un poste militaire a été établi à Bare (860 mètres); les cultures avoisinantes de pommes de terre, de maïs, de légumes donnent à ce coin de la savane l'aspect d'une campagne européenne. Le poste Mbo (1.650 mètres) est le plus élevé de ceux habités par les Européens; les nuits y sont si froides et si humides qu'il faut y faire du feu.

Au retour de son voyage, le docteur Ziemann déclara avoir découvert le chemin le plus court pour atteindre les hauts plateaux; le Manengouba est, en effet, la partie de ces hautes terres la plus rapprochée de la côte. Celles-ci, avec leur climat sain, paraissaient présenter les conditions favorables à l'établissement d'immigrants européens, ce qui fut toujours, comme on sait, l'un des principaux objectifs de la colonisation allemande. Le Manengouba attira donc l'attention, particulièrement quand il s'agit de construire la première voie ferrée. Mais la ligne, ouverte en 1911, s'arrête à Nkongsamba et n'atteint même pas Bare. Elle devait remonter la vallée du Nkam, puis, au delà de la plaine Mbo, la vallée du Menua; cette dernière, très sinueuse, comme l'autre, mais où

l'œuvre de l'érosion est plus avancée, entaillée entre des parois abruptes, revêtues d'une végétation très dense, semble opposer à l'entreprise de sérieuses difficultés.

Le plateau basaltique de Dschang précède, au Sud, le massif Bambouto (2.500 m.), qui tombe, en falaise escarpée, au-dessus de la cuvette de Tinto et du bassin du Cross. Au delà du plateau de Bali, se dressent les massifs volcaniques des pays de Bamenda, Babanki, Babessi et Bansso : les mêmes formations de granit ou de quartz disparaissent, en partie, sous le revêtement de laves. Dans les monts Babanki, le Mauwe, lac de cratère (2.350 m.), est entouré de cimes qui atteignent 3.000 mètres. Cette dernière série de volcans borde la zone d'affaissement des bassins supérieurs du Noun et du Mbam ; en une heure et demie de route, on descend, là, de 500 mètres.

Ces hautes terres ont souvent un climat assez rude. Au mois de juin, la nuit, près du lac Mauwe, les explorateurs Hassert et Thorbecke ont constaté une température de 10° C. Dans les montagnes de Bamenda, ils virent le thermomètre marquer de 7 à 8°, le matin, s'élever à 27° au milieu du jour, et descendre très fortement après 4 heures, tellement qu'il fallait allumer du feu. A Bagangou (1.850 m.), la nuit, ils relevèrent le minimum 3° C. A Bamenda, la température est toujours très supportable pour les Européens ; il y souffle, en hiver, un vent très fort, venu du Sud-Ouest.

Dans toutes ces régions, les versants bien arrosés des montagnes, les vallées, les gorges sont tapissés de forêts, riches en palmiers et en lianes à caoutchouc. Ailleurs, apparaît la steppe sauvage ou cultivée. Dans les pays de Dschang, de Bali, de Bamenda, où la population est assez dense, presque tout le sol disponible est utilisé ; on y récolte le maïs, les arachides, le coton. Les

habitants de la partie Sud du pays Bamenda élèvent beaucoup de bétail. Ils travaillent aussi le fer. Ce minerai est extrait de la latérite ou des roches basaltiques. Le village de Koumbo, dans le pays Bansso, est connu pour son commerce de noix de kola ; toute la contrée, aux environs, est plantée de kolatiers. La kola est achetée par des marchands haoussas, qui vont la vendre jusqu'au Tchad et au Ouadaï ; ils font de grands bénéfices, car, tandis qu'ici la centaine de noix vaut 3 marks, à Garoua, on paie 0 pf. 50 pour une demi-douzaine et même moitié, selon la saison. Dans le pays Babessi, tout le commerce et l'industrie sont aux mains des Haoussas. Une colonie haoussa, établie à Bamenda, se livre au trafic, notamment à la vente de la viande de bœuf. Cette partie des hauts plateaux est naturellement comprise dans la zone d'attraction des plaines du Sud-Ouest, du bassin du Cross, c'est-à-dire de Vieux Calabar, et de la côte de Victoria, par la vieille route de Bali.

Cette route, qui longe les montagnes à l'Ouest, par Tinto et Ekoboum, fut suivie par le Dr Zintgraff, en 1890. Son voyage eut cet important résultat que les planteurs du mont Cameroun trouvèrent chez les Balis la main-d'œuvre dont ils avaient besoin, et que les populations voisines d'eux étaient incapables de leur fournir. Cependant, dans le haut pays de Bali, et plus au Nord, les indigènes, traqués par les Foulbés, chasseurs d'esclaves, se montraient hostiles à tous les étrangers. En 1891, le Dr Zintgraff se vit arrêté et battu par les Bafut et les Bandeng. Deux agents de la maison hambourgeoise, Jantzen et Thormählen qui l'accompagnaient, furent massacrés. Dix ans après seulement, en 1901, ces populations furent réduites à l'obéissance par le colonel Pavel. D'autres expéditions militaires durent être faites encore, en 1903 et 1906, par le capitaine Glauning. Cet officier fut tué, en 1908, dans un combat contre

les Mountschi, du pays de Kumbo. Zintgraff avait fondé la station militaire de Balibourg. La station établie à Fontemdorf a été transférée à Dschang (1.380 m.). Une ferme d'élevage, organisée par le gouvernement, fournit chaque jour de la viande et du beurre frais. La station de Bamenda (1.460 m.) est la plus importante de toutes. Ce district possède une douzaine de factoreries européennes. La *Compagnie du Nord-Ouest* est représentée à Dschang. Celle-ci, dont le domaine comprend tout le haut plateau, jusqu'au delà du Mbam à l'Est, a éprouvé un dommage considérable, par suite de l'arrêt dans la construction du chemin de fer. La voie ferrée ne peut servir utilement le commerce que si elle est prolongée dans l'intérieur. Quant à la colonisation agricole européenne, elle suppose, au préalable, si l'on veut éviter les mécomptes, une connaissance approfondie de la nature du sol et des conditions climatiques. A cet égard, le professeur Thorbecke regrettait que la colonie du Cameroun ne possédât pas, comme l'Afrique orientale, un office géographique central, avec un certain nombre de stations météorologiques.

Toute la zone montagneuse, du Manengouba aux monts Bansso, flanque, à l'Ouest, les hauts plateaux qui occupent tout le centre du Cameroun. Leur élévation minima est de 1.000 mètres dans la partie occidentale et septentrionale, 700 mètres dans la partie méridionale et orientale. La surface est surmontée, par endroits, de pics granitiques, ou, comme aux environs de Ngaoundere, de dykes de basalte. Vers le Sud, ils s'inclinent par degrés successifs. Les eaux du Lom (cours supérieur de la Sanaga) et de ses affluents, le Djerem et le Mbam, grossi du Noun, ont creusé dans l'épaisseur de longs couloirs. A l'Est du massif de Bansso, entre les sources du Mbam et celles du Donga affluent de la Bénoué, la largeur

du haut plateau se trouve réduite à un isthme de 100 kilomètres à peine. Elle mesure 400 kilomètres, environ, au nord de Bertoua.

Entre le Nyong et la Sanaga, la savane se montre dans le pays de Yaounde; elle caractérise la zone des plateaux, avec ses champs de graminées géantes, ses bouquets de mimosées, de palmiers, de karité et ses forêts-galeries. Celles-ci renferment des lianes très minces de caoutchouc *landolphia*, mais ce caoutchouc, qui ne subit aucune préparation, n'a que très peu de valeur. Le botaniste Ledermann, qui a vu ce caoutchouc acheté à Kontcha par des marchands haoussas, agents de la maison Pagenstecher, fit, à cette occasion, la remarque que, à sa connaissance, le Cameroun est très en retard sur d'autres colonies, comme, par exemple, le Congo belge, pour la préparation du caoutchouc. « Ici, dit-il, il y a des ateliers de séchage dans toutes les factoreries; au Cameroun, je n'en ai vu aucune, et c'est seulement à la côte de Batanga que je constatai que les produits sont, au moins, lavés à l'eau de mer et empilés dans des tonneaux. »

La zone des savanes contraste avec la zone forestière, non seulement par la végétation, mais aussi par l'état social et politique des populations. L'Islam a constitué là de véritables États organisés avec des villes ceintes de murailles : le Woute, grand État esclavagiste, boulevard de l'Islam, au Nord de la Sanaga; le Bamoum, entre le Nkam et le Mbam; les sultanats de Banyo, Tibati, Ngaoundere. Le Bamoum renferme 100.000 habitants environ. La capitale, Foumban (1.180 m. alt.), doit avoir, selon Moisel, près de 20.000 habitants; c'est un grand marché d'ivoire, de caoutchouc, de chevaux. Les Allemands ont fait, aux environs, des essais de culture de coton et de tabac. Les steppes du Noun pourraient convenir à la culture cotonnière, les parties basses inondées, à la pro-

duction du riz. Les Allemands ont trouvé dans le roi du Bamoum, Joja, un allié toujours fidèle, tandis qu'ils ont rencontré, dans d'autres États, une résistance plus ou moins forte. En 1890, le lieutenant von Morgen explora la vallée du Mbam, et fonda un poste à Balinga, près du confluent de cette rivière avec la Sanaga. En 1893, le lieutenant von Stetten s'engagea sur le chemin des caravanes qui conduit de Yaounde à Ngila, centre de commerce de l'ivoire, dans une région fertile, et à Yoko, poste extrême des Fullahs, et premier village du royaume de Tibati; mais il ne put pénétrer dans cette grande ville, défendue par de puissantes fortifications. Après avoir établi un poste à Yoko, le capitaine von Kamptz réussit à occuper Tibati (1899). Le sultan, dont l'autorité avait été maintenue mais qui demeurait hostile, fut déporté l'année suivante. Les Allemands devinrent alors définitivement maîtres de cette position très importante, au centre des hauts plateaux, au carrefour de nombreuses voies commerciales. Bertoua (850 m.), située aussi dans le domaine de l'influence haoussa, avait été visitée, en 1897, par le capitaine de Carnap et par le Français Perdrizet. Des factoreries allemandes se trouvent dans le Bamoum (*Compagnie du Nord-Ouest*), à Yoko (*Compagnie africaine*, et *Compagnie Randad et Stein*), à Tibati (*Compagnie Randad*), à Bertoua et Dendeng (*Compagnie brémoise de l'Afrique occidentale*, et *Compagnie Randad*).

Tandis qu'au Sud le plateau s'abaisse par gradins, au Nord il est bordé généralement par des chaînes de montagnes, à travers lesquelles les rivières se sont ouvert des passages. Sur le front nord-ouest, les masses montagneuses, profondément entaillées par l'érosion, s'effrangent en promontoires séparés. La route de Banyo (1.100 m.) à Gaschaka (350 m.) s'enfonce dans un véritable golfe; de même la route de Banyo à Kontcha

(420 m.), à l'ouest du massif du Genderou (2.000 m.) et la route de Tingere (1.130 m.) à Kontcha. La différence de niveau entre ces deux dernières villes est de 710 mètres. A l'Est du Mao-Deo et de Kontcha, se dresse d'abord le massif de l'Almi (1.600 m.), puis s'allongent plusieurs chaînes parallèles, dont la plus avancée, semblable à une véritable muraille, est la chaîne de Mana (1.800 à 2.000 m.). La ligne des hauteurs est ensuite coupée par le Faro. Cette rivière descend de 400 mètres en 30 kilomètres, avant d'atteindre le bord du plateau (alt. 500 m.). Celui-ci se relève dans la chaîne de Mbang. Les routes, partant de Ngaoundere (1.120 m.) vers le Nord, présentent de fortes déclivités, avant d'arriver en plaine (Telere 620 m., Tapare 275 m.). La chute du plateau devient moins brusque au-dessus des plaines de Bubandjida et du pays Laka.

En avant des chaînes bordières apparaissent des soulèvements isolés, que l'érosion a détaché de la masse des plateaux : monts Chebchi (2.000 m.), Atlantika (1.400 m.) et Toja, au Sud de Yola, et le massif de Ssari (2.200 m.), à l'Est du Faro.

Adamaoua et pays du Tchad.

A l'exception de ces massifs insulaires et des monts basaltiques du Mandara, s'étend, de la lisière des plateaux jusqu'au Tchad, une vaste plaine, ancien bassin de cette mer intérieure. La partie la plus basse, la vallée de la Bénoué, à l'Ouest de Rei-Bouba et de Adoumre, est à un niveau au-dessous de 250 mètres. A la saison des pluies, le fleuve a 1.500 mètres de large, quand il reçoit le Faro qui en a 800. Le pays au Sud, jusqu'à Rei-Bouba, est la steppe, avec arbres à feuilles caduques, comme le baobab, avec buttes couvertes de brousse, et maigres forêts-galeries, où pousse le dattier.

Les dépressions, au sol argilo-sableux, forment de fertiles champs de labour (*schollenland*). Telles sont les vallées du Mao-Deo et du Mao-Biga, greniers à blé du lamidat de Banyo. Kontcha, avec ses grandes cultures de maïs, produit sur le voyageur une impression favorable, mais la ville est à demi-ruinée et déchuë. Au Nord-Ouest de Garoua, s'alignent, du Nord au Sud, des escarpements de grès, entre lesquels se creusent des vallées marécageuses. Ailleurs, au delà de la Bénoué, domine le gneiss gris ; la brousse le recouvre dans les parties élevées. Les pays Demssa, Mendif, Maroua sont de véritables plaines, aux vallées encaissées. Au Nord des monts Mandara (600 mètres), dans le Bornou, c'est la plaine immense, tour à tour marécageuse et poussiéreuse. Au début de la période pluvieuse, en mai, le sol se recouvre de moissons et de riches prairies où paissent de nombreux troupeaux. Le maximum des pluies se produit en juillet. Le sol disparaît, alors, sous une nappe d'eau, qui atteint jusqu'à 0 m. 40. Les eaux du Logone emplissent les deux grandes cuvettes du pays Moussou et du pays de Karnak-Logone. La saison sèche venue, un vent froid souffle presque constamment de l'Est ; le thermomètre descend, la nuit, jusque près du point de glace, et monte rarement, le jour, à plus de 20 degrés. Le sol, alors, se fendille, se crevasse. C'est la « terre cassée ».

La population est composée de trois éléments : aborigènes, païens ; Foulbés et Kanouris, et Haoussas. Les premiers, ou se sont retirés dans la montagne, comme les monts du Mandara, ou bien se sont soumis aux conquérants et mélangés avec eux. Les Foulbés, dominateurs, ont été groupés, au début du xix^e siècle, en une grande confédération par un chef nommé Adama, le fondateur de l'Adamaoua. L'émir, résidant à Yola, commandait à de nombreux feudataires, ou la-

midos; il payait lui-même tribut à l'empereur de Sokoto. Approximativement, les limites de l'Adamaoua sont celles du bassin supérieur de la Bénoué; elles embrassent toute la partie Nord du plateau. Le Bornou est habité par les Kanouris et par des tribus nomades : Bororos et Arabes Schoua.

Le Bornou et l'Adamaoua sont entrés dans la géographie à la suite des explorations scientifiques de Barth, de Nachtigal et de Flégel. Le premier (1851) vit le cours inférieur du Logone, et la Bénoué à son confluent avec le Faro. Le second (1869-1873) recueillit des informations sur le cours moyen du Logone. Flégel (1879-1885) remonta la Bénoué jusqu'à sa source, et parcourut les sultanats de Ngaoundéré, Bayno, Gaschaka et Kontcha. Quand il entreprit son troisième voyage, son devancier, Nachtigal, avait pris possession, au nom de l'Empire, de la côte du Cameroun; il appela l'attention de ses compatriotes sur l'Adamaoua. A partir de 1890, le Tchad devint le but d'une course héroïque entre les explorateurs des trois nations qui se disputaient l'influence dans l'Afrique centrale. Les Allemands organisèrent au Cameroun les deux missions du docteur Zingraff et du lieutenant de Morgen; elles échouèrent l'une et l'autre. Zingraff fut battu par les Bafut et les Bandeng, et recula jusqu'à la côte. Morgen tenta la traversée du plateau, mais le caractère défiant des musulmans rendait difficile la pénétration de ce côté; il se rabattit à l'Ouest, vers la Bénoué, qu'il atteignit à Ibi, mais n'alla pas plus loin. L'Angleterre avait su faire admettre par nous ses prétentions à la possession du Soudan central, au Sud de la ligne Saï-Barroua (traité de 1890), mais, au Nord de cette ligne, les routes du désert nous étaient ouvertes. Ouverte aussi était la voie fluviale de la Bénoué, où, comme dans tout le bassin du Niger, la liberté de la navi-

rique Française.

Reproduction interdite

gation avait été reconnue. Nous disposions d'une troisième base d'opérations : la voie du Congo. Avec une décision admirable, les Français tirèrent parti de ces avantages. Le *Comité de l'Afrique française* confia au lieutenant Mizon la tâche de découvrir une communication fluviale entre la Bénoué et le Chari, puis de revenir par la Sangha, afin d'établir les droits de la France sur les pays du Tchad. Cette entreprise devait se relier à celle du capitaine Monteil, qui avait pris pour objectif la ligne Saï-Kouka, et aux entreprises de Crampel, Nebout et Dybowski, qui allaient de l'Oubangui au Chari. Mizon arriva, par la Bénoué, à Yola, le 20 août 1891 ; il y séjourna jusqu'au 15 décembre. Il gagna ensuite Ngaoundéré (janvier 1892), franchit la ligne de partage entre les bassins de la Bénoué et du Congo, puis, par Gaza, rejoignit l'expédition dirigée par de Brazza, au confluent du Kadéï et du Mambere (avril). A cette date, le capitaine Monteil, ayant accompli un voyage comparable à celui de Barth, était reçu par le cheik de Kouka, la capitale du Bornou. Quelques mois plus tard, Maistre, exécutant le plan de Crampel, découvrait le Gribingui et le cours supérieur du Chari, et retrouvait les itinéraires de Barth, de Nachtigal et de Flegel. Quittant le Logone à Laï, il prenait la direction de Lame et de la Bénoué et parvenait à Yola (janvier 1893). Une troisième exploration aboutissait en ce point, celle de Ponel, qui refit en sens inverse le voyage de Mizon, suivant l'itinéraire Bania, Gaza, Ngaoundéré ; un traité de protectorat fut signé par l'émir de Yola. Ainsi, par les trois côtés : Soudan, Congo, bas Niger, nos couleurs étaient arrivées sur la Méditerranée africaine. Toutes nos possessions du continent noir devaient, semblait-il, communiquer sans interruption. « L'hinterland du Cameroun était fermé », disait Mizon à son retour, et, au banquet qui lui fut offert, M. Etienne jugeait

ainsi les résultats de sa mission : « Nous acquérons une influence exclusive sur tous les territoires qui se trouvent à l'Est de l'itinéraire parcouru par Mizon, entre Yola et le Congo ; ces territoires, qui comprennent l'important royaume de l'Adamaoua, sont désormais placés sous l'influence française. »

Cependant, le comité allemand du Cameroun avait décidé d'envoyer dans l'intérieur une expédition dont le but était d'assurer à l'Allemagne l'Adamaoua, et de pénétrer ensuite dans le Baguirmi, en explorant les rives du Chari. En quelques jours, ce comité recueillit 60.000 marks. La direction de l'expédition fut donnée au baron von Uchtritz et au docteur Passarge. Les Allemands trouvèrent des auxiliaires dans les Anglais de la Compagnie du Niger ; celle-ci, qui entretenait des rapports très hostiles avec Mizon, et qui retint sa deuxième mission, laissa passer sur son territoire l'expédition allemande. Uchtritz et Passarge furent à Yola en octobre 1893. Le lieutenant von Stetten avait conclu, auparavant, avec le sultan Zoubir un traité dont la valeur fut contestée par le gouvernement français, et dont le gouvernement anglais ne tint nul compte, car il s'attribua la possession de Yola et de la rive occidentale du Tchad, par le traité anglo-allemand du 15 novembre 1893. Ce traité abandonnait aux Allemands tous les territoires à l'Est, quoique l'expédition Uchtritz n'eût pas dépassé Maroua, et quoique, depuis le temps de Barth, aucun Allemand n'eût paru sur les rives du Tchad. Le gouvernement français, qui n'avait pas été consulté, s'empessa d'envoyer à Berlin une commission pour soutenir nos droits. Les Allemands invoquèrent l'arrangement de 1885, qui avait reconnu à l'Allemagne les territoires situés à l'Ouest du méridien 12,40 ; ils prétendaient que cette stipulation était valable, non pas seuleme

pour le Cameroun méridional, mais pour toute la colonie. Le traité du 4 février 1894 fut un compromis. La France obtint, comme voie d'accès à la Benoué, le Mao-Kebbi et les villes de Lame, Kounde, Gaza et Bania. Le territoire allemand s'étranglait à la hauteur de Bifara, de manière à n'avoir plus qu'une centaine de kilomètres de largeur, pour s'étaler ensuite, au Nord du 10° latitude, sur 500 kilomètres, et finir en « bec de canard » au Chari.

Ce qui avait empêché l'expédition Uchtritz-Passarge de s'avancer plus loin que Maroua, c'était le danger causé par les incursions de Rabah. Ce conquérant avait fondé, en 1892, un royaume dans le Bornou; il avait fait de Dikoa, sa capitale, une ville florissante. La victoire gagnée à Kousseri, en territoire allemand, par les troupes françaises du commandant Lamy, renversa, d'un coup, cette puissance redoutable, et ouvrit, pour les pays du Tchad, une ère nouvelle de paix (1900). L'activité des explorateurs français ne s'était pas ralentie. Les officiers Lenfant, Kieffer, Loeffler, l'administrateur Bruel étudiaient le Bornou, le cours inférieur du Logone, le Mao-Kebbi, le Chari et le Bahr-Sahra. Ce sont ces explorations qui firent connaître aux Allemands la valeur du Haut-Cameroun. Ils avaient cherché, de nouveau, à y pénétrer par la Benoué, mais ils se heurtèrent, à leur tour, au mauvais vouloir de la Compagnie anglaise, au moment où, l'Angleterre ayant occupé Yola, ils éprouvèrent le contact de la puissance anglaise, sur un point où ils ne possédaient encore aucune organisation. Dans certains milieux coloniaux on se laissait aller au découragement. « A notre avis, écrivait la *Koloniale Zeitschrift*, on devrait examiner la question de savoir s'il ne serait pas plus avantageux d'abandonner à la France ou à l'Angleterre, contre des compensations ailleurs, ce fameux triangle Caprivi. Il nous resterait au

Cameroun un domaine suffisant. » La prise de possession du Haut-Cameroun ne pouvait se faire que par une expédition venue du Sud de la colonie. Le lieutenant Dominik marcha du pays Woute, par Banyo, sur Kontcha et Tchamba, et parvint à Garoua, en janvier 1902. Le colonel Pavel, qui le suivait, continua jusqu'au Bornou. A Dikoa il trouva le capitaine Dangeville, et l'Anglais Mac Carthy Morrogh. Il fut à Kousseri, en mai, et revint par Adoumre, Rei-Bouba, et Ngaoundere. Son rapport faisait un tableau très admiratif des pays parcourus. Toute la contrée au Nord de la Benoué lui parut fort riche avec ses champs, à perte de vue, de maïs, de blé, d'arachides, de canne à sucre, de riz et de coton, avec ses nombreux troupeaux. Il dépeignait le Bornou entier, et le pays à l'Est de Maroua comme une vaste et unique plantation de cotonniers. Les parties les plus fertiles lui semblèrent être les rives inondées par le Tchad. L'ivoire ne se trouvait plus qu'en faible quantité; le caoutchouc, et surtout la gomme alimentaient le commerce. Le comité économique colonial, de son côté, se fit renseigner par la mission Bauer et Waldow; elle fut moins optimiste que le colonel Pavel. Le gouverneur de la colonie, de Puttkamer, se rendit, en 1903, dans le Haut-Cameroun. Le massif du Mandara déjà visité, en 1902, par Dominik, fut exploré, en 1905, par le capitaine Zimmermann. Le cours inférieur du Logone fut reconnu par les missions allemandes Stieber, von Bulow, Strumpell; des postes militaires furent établis à Bongor, Boudougour, Mani Ilim et Miltou.

La possession de Dikoa ne fut assurée aux Allemands qu'en 1905, lors de la délimitation de la frontière occidentale. Le renversement du sultan de Yola par les Anglais donna l'indépendance à ses vassaux, les lamidos de l'Adamaoua allemand; ils étaient au nombre d'environ 70.

CAMEROUN

avant l'accord du 4 Novembre 1911

Afrrique Française.

Reproduction interdite.

Plusieurs durent être soumis par le lieutenant Dominik. Ils furent placés sous la surveillance du résident allemand de Garoua. Une autre résidence a été établie à Ngaoundere. Quant au Bornou, la résidence, d'abord fixée à Kousseri, a été transférée à Maroua. Autrefois, les Foulbés s'en allaient dans les montagnes capturer les indigènes et les réduire en esclavage. Les Allemands firent cesser ce régime. Seulement, les montagnards se livrèrent au brigandage, même aux dépens de leurs anciens dominateurs. La troupe coloniale eut souvent à sévir, notamment contre les Namdjis du massif Ssari, qui détroussaient les caravanes et contre les Hina des mont Mandara qui venaient exercer leurs déprédations jusque dans le voisinage de Garoua.

Garoua, qui renferme aujourd'hui 10.000 habitants, n'était encore qu'une localité insignifiante, quand, en 1904, la maison Randad et Stein y fonda une factorerie. La Benoué peut être remontée, jusqu'en ce point, deux mois par an, août et septembre, par des vapeurs monoroues, à fond plat, jaugeant 800 tonnes. La Compagnie Randad envoya à Garoua une de ces embarcations. L'année suivante (1906) la Compagnie anglaise établit, à son tour, une factorerie. Elle suscita toute sorte de tracasseries à sa rivale, voulant conserver le monopole de la navigation. En 1911, le gouvernement du Cameroun jugea plus économique, pour ses transports, d'utiliser la voie de la Benoué, en envoyant deux vapeurs à Lokodja, où les marchandises étaient transbordées sur un bateau anglais. Enfin en 1914, la Compagnie Woermann a fondé la *Compagnie de transport Niger-Benoué*. Le service fut fait, provisoirement par des allèges et des petits vapeurs ; au mois de janvier 1915 devaient être prêts trois grands vapeurs fluviaux. Cette Compagnie allemande espérait faire une sérieuse concurrence à la Compa-

gnie anglaise. L'exportation consiste en gomme, noix de kola, karité, caoutchouc, ivoire et un peu de cire. Le Faro est navigable sur 120 kilomètres environ ; au delà il devient impraticable et parcourt une vallée déserte, infestée par la tsétsé.

Les frontières.

Les voies de communication.

Le traité de 1894 spécifiait qu'aux lignes idéales, ayant servi à fixer les frontières, on substituerait un tracé, déterminé par la configuration naturelle du terrain. Les opérations effectuées sous la direction du commandant Moll et du capitaine von Seefried, pour la frontière orientale, par le capitaine Cottés et le capitaine Foerster, pour la frontière sud, préparèrent l'œuvre de la convention du 18 avril 1908.

Les travaux de la commission établirent que Binder, dont les Allemands avaient hâtivement pris possession, se trouve au Sud du 10°, et par conséquent appartenait à la France. Lere fut alors occupé par le lieutenant-colonel Gouraud. En 1903, le capitaine Lenfant avait démontré la possibilité de faire passer une embarcation du Mao-Kebbi, c'est-à-dire de la Benoué, au Logoné, par les marais du Toubouri. Les études poursuivies, depuis, par les missions Audouin, Mercier, Faure et Varigault ont fait voir que cette communication est accidentelle, intermittente et incertaine ; néanmoins cette voie, par laquelle se fit, après 1909, le ravitaillement de nos postes du Tchad, nous rendit des services appréciables. Les capitaines Lenfant, Loeffler et Faure reconnurent aussi l'extrême fertilité de cette plaine du Mao-Kebbi, habitée par la dense population des Moundangs. Les coloniaux allemands avaient regretté, en 1908, de ne pas avoir adjoint au Cameroun cette riche

« colonie », ce chemin naturel de Garoua à Tsebe, sur le Logone. Ils les obtinrent en 1911, et nous cédèrent, en retour, la bande de territoire comprise entre le Ba Ili et le Chari, laquelle complétait la pointe du bec de canard, gagné par nous en 1908.

Le tracé de cette époque attribuait à l'Allemagne un triangle dont le sommet était formé par le confluent de la Wina et du Mbere; il remontait le cours de cette rivière et contournait à l'Ouest la ville de Kounde, nous laissant aussi Gaza, comme l'avait stipulé la convention de 1894; la Sangha devenait la limite du Cameroun, au Sud de Nola, à partir du confluent du Njoué.

Les Allemands avaient suivi, avec un très grand intérêt, les remarquables explorations du lieutenant Lancrenon et du commandant Lenfant. Le premier fut chargé en 1905, par le commissaire général Gentil, de rechercher et d'étudier les routes reliant la haute Sangha à Laï, que nous venions d'occuper. Parti de Kounde (altitude 900 mètres), il étudia le système hydrographique du Mbere (cours supérieur du Logone occidental) et de ses affluents. Les années suivantes (1906-1907), le commandant Lenfant, allant en sens inverse, de Laï à Carnot, révéla l'existence du plateau de Yade. Situé au Sud du Mbere, formant la partie orientale du plateau de Baya (800 à 900 mètres), le haut plateau, ou massif de Yade (environ 1.200 mètres), est une sorte de Saint-Gothard africain, où prennent naissance le Lom (Sanaga), la Nana (Sangha), le Ouahme, tributaire du Chari, et le Pennde (Logone oriental). Au sortir de la région montagneuse les eaux du Mbere et du Pennde coulent en plaine, sur 600 kilomètres de longueur (altitudes : Baibokoum : 475 mètres; Gore : 440 mètres; confluent des deux cours d'eau : 375 mètres; lac Tchad : 295 mètres). De toutes les voies tentées pour pénétrer de la Sangha dans le bassin du Logone, la plus facile se trouva être

celle du Pennde. La route du Congo au Tchad était découverte. Elle rejoint, sur le plateau de Yade, la route de la Sanaga au Tchad. Ce système de routes avait trop de valeur, aux yeux des maîtres du Cameroun, pour qu'ils ne s'en assurassent pas la possession, en 1911. « Nous possédons maintenant, écrivait ensuite le capitaine Hutter, la voie d'accès la plus courte et la plus directe, non seulement vers le Cameroun septentrional, mais encore plus loin, vers le Baghirmi, le Ouadaï et les pays du Chari, c'est-à-dire vers les possessions françaises. » La frontière Est du Cameroun se trouvait portée jusqu'au Logone. Au Sud-Est, on se rappelle assez quelle bizarre configuration imposèrent les visées allemandes. Le « Nouveau Cameroun » projetait deux pointes, deux « antennes », l'une jusqu'à l'Oubangui, l'autre jusqu'au Congo. Outre l'avantage d'atteindre directement le grand fleuve, les Allemands obtenaient celui d'agrandir, par l'annexion de la basse Sangha, leur « royaume du caoutchouc ». Les mêmes convoitises leur firent réclamer, en 1911, des territoires au Sud de la frontière de 1908; celle-ci se confondait avec le Ntem, le Kom, l'Aïna (cours supérieur de l'Ivindo); la nouvelle frontière abandonnait au Cameroun le cours de l'Ivindo, jusqu'au Djouah, et, passant au Sud de la Guinée espagnole, aboutissait au rio Mouni. L'acquisition d'une partie de cette baie était précieuse pour les Allemands, la côte du Cameroun méridional étant dépourvue de ports naturels.

L'importance des découvertes, faites par les missions Lancrenon et Lenfant, consistait en ce que d'elles dépendait la facilité de ravitaillement en bétail des régions de la Sangha. Les pays du Sud, privés naturellement de viande, offrent de vastes débouchés aux produits des pays septentrionaux, qui sont des pays d'élevage. Les Allemands, eux aussi, s'étaient préoccupés de l'ali-

mentation en viande du Cameroun méridional. En 1909, on évaluait à 500.000 têtes de gros bétail l'effectif du troupeau, dans les deux résidences de Garoua et de Kousséri. En y ajoutant 200.000 têtes, pour le district de Banyo, on obtenait un chiffre de 700.000, représentant une valeur de 21 millions de marks. Diverses tentatives furent faites pour fournir de la viande, dans la région côtière. Au mois de janvier 1909, une boucherie fut ouverte à Douala. D'après les statistiques officielles, en l'année 1911, 20.000 têtes de gros bétail et 8.000 de petit bétail furent amenées de l'Adamoua dans le Sud.

Après l'acquisition du « Nouveau Cameroun », la question des voies de communication, longtemps négligée, passa à l'ordre du jour. On se mit à étudier des voies de chemin de fer; en même temps le Comité économique colonial organisait une mission scientifique, à l'effet de rechercher dans quelle mesure les voies navigables pourraient compléter les voies ferrées. On résolut de procéder avec la plus grande énergie à la construction de celles-ci; afin d'aller plus vite, il fut proposé que l'Etat avançât les capitaux nécessaires à la colonie, au lieu que ce fût celle-ci qui empruntât. Le projet, préparé par le gouvernement, allait être soumis au Reichstag, à la session d'automne de 1914. On sait quel était le programme de travaux à entreprendre, lesquels doteraient la colonie d'un réseau de 2.800 à 3.000 kilomètres de chemins de fer. Ce programme a été discuté et critiqué, en dernier lieu, au mois de juillet 1914, par M. Kolbe, dans une revue nouvelle: *Das Grössere Deutschland. La plus grande Allemagne.*

Le plan prévoyait le prolongement de la ligne des monts Manengouba ou *Nordbahn* jusqu'à Foumban seulement. Des difficultés techniques s'opposent, au dire des ingénieurs, à son extension

vers le Nord, dans la direction de Garoua. La *Mittelndbahn* devait être continuée, au delà de Mbalmajo, par Akoafim, vers Ouesso. Le but était de « relier à la côte le bassin de la Sangha, et, en même temps, de contrecarrer le projet français visant à mettre le Sud du Cameroun dans la dépendance des ports français, par une ligne aboutissant à Ouesso ». On envisageait, pour l'avenir, le prolongement vers Ipfondo, sur l'Oubangui, et la Nouvelle-Anvers, de manière à raccorder à Douala le Congo navigable. A Mbalmajo, ou en un point situé à l'Ouest de ce lieu, devait se détacher une seconde ligne, conduisant par Bertoua à Nola ; comme pour la ligne précédente, on prévoyait un prolongement futur jusqu'à l'Oubangui, jusqu'à Singa. Mais Nola a beaucoup perdu de son importance, par suite de la crise du caoutchouc, et, d'ailleurs, ce lieu n'est accessible, pour la navigation, que pendant une partie de l'année. Aussi M. Kolbe jugeait-il que cette ligne servirait surtout au transport du bétail et à l'alimentation des districts pauvres en viande. De Bertoua était tracée, en projet, une troisième ligne passant par Kounde et Rei-Bouba, pour gagner Maroua et Mora. A cette ligne étaient rattachées, par des embranchements, d'un côté Dikoa, Ngaoundere et Tibati, de l'autre Kousseri et Gore. Des embranchements dirigés dans le sens de la latitude, faisait observer M. Kolbe, rendent peu de services parce qu'ils relient entre eux des pays de climats semblables. De plus, pour Tibati et Ngaoundere, villes situées à la lisière des pays d'élevage, il en résulterait cette anomalie que les marchandises, destinées à la côte, devraient, d'abord, prendre la direction opposée à celle-ci, avant de subir un transbordement. Il serait préférable, pensait M. Kolbe, de desservir Tibati et Ngaoundere au moyen de la *Nordbahn* poussée au delà de Foumban. Celle-ci devrait, il est vrai, descendre dans la vallée du

Mbam, pour remonter ensuite sur le plateau ; mais cet inconvénient ne serait-il pas compensé par l'avantage de trouver ici d'excellentes terres alluviales, propres aux plantations, dont les produits alimenteraient le trafic ? Et si la *Nordbahn* arrivait à Ngaoundere, pourquoi ne la continuerait-on pas jusqu'à Garoua ? On peut objecter que la section Ngaoundere-Garoua serait plus difficile à construire et à exploiter que la section Koude-Garoua ; cependant les deux lignes auraient à descendre du plateau, pour aborder la vallée de la Benoué ; et puis, à supposer que les dépenses de construction fussent plus élevées dans le premier cas, les frais d'exploitation seraient moindres, le tracé, au départ de Douala, étant plus court que par Yaounde et Bertoua. Enfin ce prolongement de la *Nordbahn* aurait, sur le projet gouvernemental, l'avantage de mieux ouvrir au commerce toute la partie occidentale de la colonie.

L'adoption de ce contre-projet aurait pour conséquence de rendre inutile la ligne Bertoua-Koude. A celle-ci, M. Kolbe proposait de substituer une ligne allant directement de Bertoua à Gore, ou à un autre point de la vallée du Pennde. Cette dernière permettrait de « pacifier et de relier à la côte, par le chemin le plus court, les territoires nouvellement acquis, incomplètement soumis, extrêmement riches et habités par une population dense, laborieuse et très avancée en matière agricole. » Pour ce motif, M. Kolbe repoussait le projet gouvernemental, d'après lequel Gore était atteinte, au moyen d'un embranchement suivant la vallée de la Wina. « La ligne Douala-Gore-Fort-Archambault pourrait très bien, dans l'avenir, devenir une section d'un chemin de fer transcontinental dont la partie terminale existe déjà dans les chemins de fer du Soudan oriental. Si nous construisons, ou si les Français construisent cette ligne jusqu'à Fort-Archam-

bault, il ne manquera que la section Fort-Archambault-El-Facher-El-Obeid pour la raccorder aux chemins de fer soudanais. La voie Fort-Archambault-Douala est la plus courte qui soit pour aller du centre des pays du Chari-Tchad à la côte. Aucune autre ne peut lui faire concurrence. » Aussi M. Kolbe pensait-il que tous les produits de cette région seraient exportés par là, et que le gouvernement français, lui-même, choisirait cette route pour une partie, au moins, de ses transports.

La partie du Cameroun située au Nord de Gore serait-elle, ainsi, suffisamment ouverte au commerce? se demandait M. Kolbe; et il répondait que, pour en juger, il faudrait savoir jusqu'où le Logone est navigable. « Dans l'assemblée générale de la Société coloniale, l'on a dit qu'il ne faut pas trop compter sur la navigabilité des fleuves. C'est vrai. Ce n'est pourtant pas une raison pour ne pas faire étudier le Logone. La France a bien dépensé un million de francs pour étudier le Chari et ses affluents, preuve de la valeur qu'elle attribuait à cette voie navigable. » Dans le cas où le Logone ne pourrait être utilisé, M. Kolbe pensait que le mieux serait de construire un chemin de fer parallèle à cette rivière et menant à Lere ou à Binder, de manière à ouvrir le pays Laka, « qui, d'après M. Solf, a plus de 2 millions d'habitants. La longueur totale du réseau aurait peut-être, par là, de 200 à 300 kilomètres de plus que la longueur prévue par le gouvernement; mais, par ce moyen, l'on coloniserait les pays les plus peuplés et les plus avancés du Cameroun dans l'ordre économique. »

L'examen de ces projets de voies ferrées montre, d'abord, que le gouvernement et les coloniaux allemands n'avaient pas seulement en vue le Cameroun; ils s'étaient proposé d'étendre la mainmise économique de l'Allemagne sur les colonies voisines, sur nos territoires du Chari-Tchad, sur

le Moyen-Congo belge, et même sur le Soudan oriental, s'assurant ainsi tous les avantages des agrandissements territoriaux obtenus en 1911. En second lieu, la disposition des lignes projetées qui, vers l'Ouest, se soudent en une artère maîtresse aboutissant à Douala, révèle l'intention du gouvernement allemand de concentrer tout le commerce de la colonie dans cette ville, dont il avait l'ambition de faire le plus grand port de toute l'Afrique occidentale.

CAMILLE MARTIN,

STATISTIQUE

TOGO

Superficie : 87.200 kilomètres carrés. Longueur du Sud au Nord, environ 525 kilomètres; largeur maxima, de l'Ouest à l'Est : 220 kilomètres.

Population : 1.300.000 habitants, environ.

Divisions administratives : 7 districts : Lome, Anecho, Misahöhe, Atakpame, Kete, Sokode et Sansanne-Mangou.

Voies ferrées, Les 3 chemins de fer (Lome-Palime, 122 kil.; Lome-Atakpame, 175 kil.; et Lome-Anecho, 44 kil.), avec le wharf de Lome, ont produit, en 1912, une recette nette de 552.236 marks, 133.559 de plus que l'année précédente, ce qui, pour un capital d'établissement de 20.794.000 m., donnait un intérêt de 2,66 0/0.

Etat économique. Confirmant l'appréciation donnée par M. Hupfeld, directeur de plusieurs sociétés coloniales, le capitaine Braitwaite Wallis, consul général d'Angleterre, à Dakar, dans son rapport sur le Togo, en 1913, estime que cette colonie n'est pas très riche, malgré les efforts tentés par le gouvernement allemand, pour en développer les ressources. Ce gouvernement a dépensé, en effet, pour l'agriculture, en 1913 : 220.000 m., dont 80.000, pour l'entretien des stations agricoles.

Les produits les plus importants sont ceux que fournit le palmier à huile. Les chiffres de l'exportation croissent pendant les périodes pluvieuses, et décroissent pendant les périodes de sécheresse. Le sommet de la courbe fut atteint, en 1911, après une série de bonnes années. Le Togo exporta, alors, 13.200 tonnes d'amandes, et 4.000 t. d'huile. Mais l'année 1911 marqua le début d'une période sèche, dont l'effet se traduisit ensuite, par un recul dans la production. L'exportation des noix de palme, évaluée pour 1912 à

11.639 t., est tombée en 1913 à 7.139 t. De même, les exportations d'huile descendirent de 3.337 t. à 1.173. Le cocotier, planté dans la région des dunes du littoral, est également très sensible à la sécheresse. L'année 1911 fut, pour le copra, comme pour l'huile de palme, l'année la meilleure (190 t.).

Le caoutchouc vient au troisième rang des exportations, pour sa valeur moyenne (environ 1 million de m.). La quantité exportée a sensiblement diminué, en 1913 (90 t. 8, au lieu de 165 t. en 1912).

La première expédition de coton eut lieu en 1902, avec 14 tonnes et demie. Les chiffres montèrent à 470,44 en 1910, 517,47 en 1911, et 550,69 en 1912. L'année 1913 accusa une baisse dans le poids (503,31). Cependant, cette année-là, le coton fut de qualité supérieure et se vendit plus cher. La valeur dépassa, en effet, 580.000 marks (514.400, en 1912). « Le gouvernement s'est beaucoup occupé du coton, dit le capitaine Wallis, et les résultats ont été satisfaisants, dans l'ensemble, quoiqu'ils n'aient pas répondu à l'attente. Dans les régions à huile et à noix de palme, les indigènes ne se mettent pas facilement à la culture du coton, ce qui se conçoit, étant donné que l'huile et la noix de palme donnent de meilleurs prix, avec moins d'efforts. Dans les districts de Lome, Anecho, Atakpame, le coton rend très bien, mais il y a beaucoup de place pour son développement, et son amélioration. On a augmenté le personnel indigène, pour le coton, et il a reçu une instruction pratique des fonctionnaires européens qui sont au nombre de quatre à six. »

La baisse s'est manifestée aussi, en 1913, dans le commerce du bétail (exportations en 1911 : 4.200 têtes de gros bétail, valant 311.000 marks, et 12.200 têtes de petit bétail, valant 103.000 marks).

Les exportations qui progressèrent en 1913, furent celles du maïs et du cacao. La culture du maïs prit, subitement, en 1905, une extension considérable, les indigènes ayant voulu, sans doute, se créer une nouvelle source de bénéfices, quand le rendement des palmiers à huile déclinait. La production du maïs atteignit jusqu'à 30.000 tonnes, en 1908. Mais elle s'abaisse ensuite, rapidement (1.365 tonnes en 1912), pour s'élever en 1913, à 3.583 tonnes.

Les expéditions du cacao, commencées en 1903, pesaient en 1910, 137 tonnes ; en 1911 ; 231 tonnes ; et en 1912,

283 tonnes. Celles-ci provenaient des indigènes, dans la proportion de 86 0/0, et, pour le reste, des plantations de l'Agou. En 1913, l'exportation de cacao s'est chiffrée par 335 tonnes, représentant une valeur de 324.800 marks.

Le sisal, provenant de la plantation de Kpeme, a figuré, pour la première fois, dans les exportations, en 1911.

Les exportations totales du Togo valaient, en 1897 : 800.000 marks; en 1902 : 3.600.000 m.; en 1907 : 4 millions 600.000 m.; en 1912 : 8.000.000 de marks; et, en 1913 : 5.800.000 m. Sur les évaluations de 1912, 74,5 0/0 étaient fournis par les produits de la cueillette; 24,2 0/0 par les produits de l'agriculture indigène, et 1,3 0/0 seulement par les produits de l'agriculture européenne. Les plantations européennes couvraient 1.343 hectares (cocotiers : 629; chanvre sisal : 263; cacao : 183; caoutchouc : 174; bananiers : 96; palmiers à huile : 58), et occupaient 840 travailleurs indigènes.

Pour les importations, comme pour les exportations, l'année 1913 n'a pas été prospère, la faculté d'achat des indigènes ayant été réduite par les mauvaises récoltes (4 millions 800.000 marks au lieu de 10.400.000 en 1912). Les importations les plus notables furent les tissus de coton (2.210.000 marks au lieu de 2.675.000 marks), les fers (998.000 marks), les spiritueux (629.000 marks). L'importation des spiritueux avait atteint, en 1904 : 1.740.000 marks, représentant 25,23 0/0 de l'importation totale.

Commerce total : 9.700.000 marks en 1902; 10 millions 400.000 marks en 1907; 18.400.000 marks en 1912, et 10.600.000 en 1913.

Situation financière. — Les recettes douanières ont produit, en 1913-1914, une somme de 1.621.986 marks (1 million 861.296 en 1912-1913). Pendant le premier trimestre de 1914, le montant fut : 362.712 marks (Lomé : 311.275; Ho : 7.402; Kpandou : 6.934; Noepe : 4.795, etc.). La moitié, environ, des recettes douanières était fournie par les taxes sur les spiritueux. Tandis que le revenu des douanes était, par suite de la crise du caoutchouc, inférieur aux prévisions budgétaires, le produit des impôts (774.500 marks) fut, en 1913, supérieur aux évaluations. Dans les districts de Lomé et de Anecho, l'impôt, payable en argent, était dû par tous les indigènes mâles, aptes au travail. Ceux-ci étaient répartis en classes, d'après leur revenu. La première comprenait les contribuables ayant un revenu annuel

de 340 marks ; ils avaient à payer une capitation de 6 marks. La taxe s'élevait à 9, 16, 28, 40, 52, 68, 86, 106 marks, etc., pour chacune des classes suivantes, correspondant à une augmentation de revenu de 300 marks. Dans les autres districts, les contribuables avaient à fournir 12 jours de travail, corvée rachetable en argent. Dans le Nord, où la vie économique est encore peu développée et où les indigènes possèdent peu de numéraire, ils préféraient s'acquitter par le travail.

Dans le budget de 1914, recettes et dépenses s'équilibraient à 4.171.341 marks. Les recettes prévues devaient permettre de payer la somme de 790.000 marks, représentant les intérêts du capital de 7.331.000 marks (réduit à 7.042.000 marks), avancé par l'Etat à la colonie pour la construction de la ligne de Lome à Palime. Le Togo était la seule colonie allemande d'Afrique qui ne recevait de l'Etat aucune subvention.

CAMEROUN

Superficie : 493.000 kilomètres carrés. Avec le « Nouveau Cameroun » : 790.000.

Divisions administratives et population de l'Ancien Cameroun, 10 districts : Rio del Rey, Ossidinge, Johann Albrechtshöhe, Victoria, Bouea, Douala, Yabassi, Edea, Yaounde, Kribi. — 6 stations militaires : Ebolova, Lomie, Doume, Dschang, Bamenda, Banyo. — 3 résidences : Mora (pays du Tchad), Garoua et Ngaoundere (Adamaoua).

Les statistiques officielles évaluaient, en 1908, le nombre des indigènes à 1.300.000 ; mais, selon M. Passarge, il devait s'élever à 2.700.000, au moins. Parmi les circonscriptions, où un recensement avait eu lieu, les plus peuplées étaient : Yaounde : 228.000 habitants ; Ebolova : 180.000 ; Lomie : 60.000 ; Johann Albrechtshöhe : 60.000 ; Douala : 52.000 ; Campo : 40.000 ; Yoko : 36.000, Dschang : 36.000 ; Kribi : 34.000 ; Doume : 30.000.

Chemins de fer. — La « colonie négligée », comme M. E. Zimmermann qualifiait, en 1913, le Cameroun, est effectivement très arriérée, quant aux voies ferrées, puisque

son réseau n'atteint pas même la longueur des rails du petit Togo. La *Nordbahn* conduit de Bonaberi, en face de Douala, à Nkongsamba, au pied des monts Manengouba (160 kilomètres). L'exploitation de cette ligne a produit; en 1913, une recette de 950.700 marks (633.558, en 1912). Les dépenses d'exploitation montaient à 517.170 marks. La *Mittellandbahn* est destinée à relier à Douala le cours navigable du Nyong. Elle devait être exécutée en 5 ans, de 1908 à 1913. Au 1^{er} janvier de cette dernière année, elle était ouverte à la circulation jusqu'à Edea. Au mois d'octobre 1913, la locomotive arriva au kilomètre 130, et en décembre, fut terminée la section de ce point à la station de Bidjoka (environ 150 km. de Douala). Une convention fut conclue, au début de 1914, par le gouvernement avec la Compagnie des chemins de fer coloniaux allemands, pour la construction de la section s'étendant de Bidjoka au Nyong (133 kilomètres). La dépense était évaluée à 26.250.000 m. Les travaux devaient être achevés à la fin de juillet 1916. L'exploitation de la *Mittellandbahn* a rapporté, en 1913 : 237.118 marks (voyageurs : 79.420 marks ; tonnes transportées : 10.160).

Etat économique. — Le ministre des colonies Solf rapporta de son voyage au Cameroun l'impression que cette colonie était appelée à devenir une des plus riches possessions allemandes d'outre-mer. Elle lui paraissait devoir égaler, et même surpasser un jour, la Nigeria, car le Cameroun a, sur ce dernier pays, disait-il, l'avantage de posséder une riche zone forestière.

Dans l'exploitation des richesses naturelles du Cameroun la place prépondérante a été occupée, jusqu'ici, par le caoutchouc sauvage. Sur les 23.300.000 marks, exprimant la valeur des exportations en 1912, 11 millions et demi de marks, c'est-à-dire, sensiblement, la moitié, formaient l'apport du caoutchouc. De là venait la prééminence économique exercée par le Sud, et la primauté du port de Kribi, comme débouché de la colonie. Ce caoutchouc provient essentiellement des lianes du *Kickxia elastica*. L'administration avait pris, à la fin, des mesures pour obliger les indigènes à apporter plus de soin à la récolte, et pour empêcher les fraudes. Ce n'est que par la qualité seule que le caoutchouc du Cameroun peut rivaliser avec celui de Malaisie. La crise du caoutchouc a naturellement porté au commerce du Cameroun un grave préjudice; elle avait du

moins ouvert les yeux des colons sur la nécessité d'étendre à d'autres productions leur activité. Le palmier à l'huile est la richesse d'avenir du Cameroun. L'exportation des amandes et de l'huile valait 4.180.000 marks, en 1907, 6 millions et demi de marks, en 1912. Elle est susceptible de croître considérablement, si l'on adopte les procédés de culture rationnelle et l'emploi des machines. En troisième lieu vient le cacao (4.500 tonnes, valant 4.240.000 marks). Le cacao du Cameroun est estimé beaucoup plus en Angleterre, paraît-il, qu'en Allemagne; aussi les producteurs souhaitaient-ils que l'importation en Allemagne fût favorisée par un abaissement des droits de douane. Après le cacao, on trouve les bois (700.000 marks), et le tabac. En somme, en 1912, les produits de la cueillette ont donné 18.650.000 marks, soit 80,6 0/0 de la valeur des exportations. Les produits de l'agriculture et de l'élevage indigènes ne comptaient que pour 2,2 0/0, tandis que ceux de l'agriculture européenne atteignaient la proportion de 17,8 0/0. Les plantations européennes s'étendent sur 28.200 hectares et occupent 17.800 indigènes. On y cultive le cacao (13.160 hectares), le caoutchouc (7.400), le palmier à l'huile (5.000), etc. L'administration s'est efforcée de propager parmi les indigènes la culture du cacao; à cet effet, a été créée une inspection spéciale, qui exerce son action sur trois districts, principalement le district de Yabassi. Une station d'essai pour le coton a été fondée à Garoua, une station d'élevage à Dschang. Mais le grand obstacle au développement de l'agriculture est la pénurie de la main-d'œuvre. La situation est telle qu'on a songé à faire venir des coolies de l'Inde.

Les importations, en 1912, eurent une valeur de 34.241.582 marks. La part de l'Allemagne était de 27.200.000. En 1913, le chiffre des importations a peu varié, mais celui des exportations a augmenté de près de 6.000 marks (29.151.855 au lieu de 23.336.242). La valeur du commerce total, en 1913, fut 63.768.606 marks. Les statistiques du commerce, relativement aux deux derniers trimestres de 1913, donnent les chiffres suivants, pour les principaux articles. *Importations* : cotonnades, 1.900.000 marks; vêtements de coton, 1.374.730 marks; objets en fer, 1.430.000 marks. *Exportations* : caoutchouc, 5.364.151 marks; cacao, 4.120.769 marks; amandes de palme, 3.448.670 marks; huile de palme, 980.000 marks.

On comptait au Cameroun, en 1913, 39 sociétés coloniales possédant un capital de 95.980.000 marks. Des deux grandes Compagnies concessionnaires créées en 1899, l'une, la Compagnie du Nord-Ouest est en déficit de 2 millions et demi de marks et a vu sa concession révoquée en 1910, pour non exécution de ses engagements; l'autre, la Compagnie du Sud, a renoncé, comme on sait, à ses privilèges fonciers sur les 5/6 de son domaine, mais pour obtenir un droit entier de propriété sur 1 million d'hectares.

Situation financière. — Tandis que, entre 1902 et 1912, la valeur des exportations augmentait de 16.700.000 marks, dans la même période les revenus se sont accrus de 6.900.000 marks, et les dépenses de 4 millions et demi environ. L'impôt de capitation sur les indigènes a été porté, en principe, de 6 à 10 marks et même 18 marks. Les impôts ont produit, en 1912 : 3.180.000 marks; et en 1913 : 4 millions et demi de marks; les douanes : 5.240.000 marks, et 6 millions de marks. En 1906 et 1907, furent établies des taxes douanières sur l'exportation du caoutchouc et de l'ivoire; elles fournirent, en 1907, 19 0/0, et en 1911. 24 0/0 de toutes les recettes de douane. Le droit de 40 pfennigs le kilogramme sur le caoutchouc a paru très oppressif, quand commença la crise. Celle-ci a entraîné, pour le fisc, une perte de 1 million de marks. A considérer la faible importance des ventes d'ivoire, le peu d'espoir que l'on pouvait avoir dans l'accroissement de production du caoutchouc sauvage, et à considérer le développement des plantations, dont les produits sont exempts de droits, on s'attendait à voir, à l'avenir, baisser les revenus des douanes à l'exportation, même si les taxes sur le caoutchouc n'étaient ni supprimées, ni diminuées. Mais, par contre, l'administration escomptait les plus-values résultant de l'élévation des droits sur l'importation et la contribution fournie par le « Nouveau Cameroun ». Dans le budget de 1914, les dépenses prévues figuraient pour 15 millions de marks, en chiffres ronds, les recettes pour 14 millions, en augmentation de 4 millions sur l'année précédente. La subvention de l'Etat montait à 3.166.318 marks. La dette de la colonie atteignait 49.323.000 marks. Le budget du Cameroun arrivait au chiffre de 15.230.000 marks.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. — TOGO	4
La côte	9
La plaine méridionale	10
La région montagneuse du Centre.	15
La plaine Oti-Volta	19
Le Togo septentrional	24
II. — CAMEROUN	32
Le mont Cameroun	33
La région du Cross	35
Les Pays-Bas du Cameroun : la région de l'huile.	42
Le Cameroun méridional : la région du caout- chouc	45
Le haut plateau central	54
Adamaoua et pays du Tchad	64
Les frontières. Les voies de communication..	75

ANNEXES

Statistique du Togo	83
Statistique du Cameroun	86

CARTES

Togo	5
Région côtière du Togo	11
Pays-Bas du Cameroun	43
Partie sud du Cameroun	49
Plateau central du Cameroun	56
Partie nord du Cameroun	67
Cameroun avant l'accord du 4 novembre 1911	72

COMITÉ DE L'AFRIQUE FRANÇAISE

Président : M. JONNART, député, ancien gouverneur général de l'Algérie.

Vice-présidents : EUGÈNE ETIENNE, Vice-Président de la Chambre des Députés, et ERNEST ROUME, gouverneur général honoraire des Colonies.

Trésorier : M. RENÉ FOURET.

Secrétaire général : M. AUGUSTE TERRIER.

Secrétaire : M. ROBERT DE CAIX.

Siège du Comité : 21, rue Cassette, Paris (6^e).

Tout Français souscripteur d'une somme au moins égale à 20 francs devient adhérent du Comité de l'Afrique Française et reçoit le *Bulletin* mensuel du Comité. Le minimum de cotisation est fixé à 15 francs pour les fonctionnaires coloniaux, l'armée et l'enseignement.

L'objet des souscriptions recueillies est :

D'organiser des missions d'exploration et d'études économiques dans les régions africaines soumises ou à soumettre à notre influence;

D'aider aux missions organisées par le gouvernement ou par les associations géographiques et coloniales;

De développer l'influence française dans les pays indépendants d'Afrique;

D'encourager les travaux politiques, économiques et scientifiques relatifs à l'Afrique;

De poursuivre des études et recherches destinées à préparer ou à appuyer les établissements privés de nos nationaux dans ces régions;

De tenir les adhérents régulièrement au courant des faits concernant l'Afrique, spécialement au point de vue de l'action des nations européennes colonisatrices.

Un spécimen gratuit du Bulletin est envoyé franco à toute demande.